Lignes de crêtes

n°23 Peurs et confiance

ISSN 1969-2137
Avril - Mai - Juin 2014
10 €

Métier
Église et Foi
Société
Et ailleurs ?
Vie culturelle
Vie de l'association

CdEP
Chrétiens dans l'Enseignement Public

Lignes de crêtes

est la revue de *Chrétiens dans l'Enseignement Public*, résultat de la fusion des Équipes Enseignantes et de la Paroisse Universitaire.

Elle s'adresse à ceux qui se sentent concernés par l'école et les questions d'éducation, qui ont le souci de nourrir leur foi pour faire vivre leurs engagements et éclairer leur regard sur le monde.

Abonnement à *Lignes de crêtes*

normal (non-cotisants)	36 €
réduit (cotisants, aumôniers)	25 €
soutien	à partir de 40 €
étranger	40 €

Cotisation à *Chrétiens dans l'Enseignement Public*

Cotisation minimale annuelle de 40 €

Cependant, nous vous proposons de déterminer le montant de votre cotisation en fonction de vos possibilités. Vous trouverez ci-dessous un tableau donnant des indications de montant.

traitement mensuel	cotisation
1000-1500 €	80 €
1500-2000 €	120 €
+ de 2000 €	160 € ou plus

Merci de libeller votre chèque à l'ordre de *Chrétiens dans l'Enseignement Public* et de l'envoyer à :

Chrétiens dans l'Enseignement Public
67 rue du Faubourg-Saint-Denis
75010 Paris - tél : 01 43 35 28 50

Prochains numéros

- ✦ Parole / Paroles
- ✦ Différences et fraternité

Pages de couverture : Suzanne Cahen
1 - montage Sidobre et Gargouilles de la compagnie Talh'Arn, festival médiéval de Sedan
4 - République Dominicaine

Sommaire

Éditorial (M. Nicault) ..... p 3

Métier

Quels maux à l'école ? (M. Roux) ..... p 5
Mamans et filles turques (S. Gomas) ..... p 6
Mais l'inquiétude est là... ..... p 8
Un parcours (Romuald) ..... p 9
Plaisir d'aller à l'école... (livre de C. Héber-Suffrin) p 10
La cour de Babel (C. Guilbaud) ..... p 10
Excès de protection (B. Lepage) ..... p 11
Créer la confiance en prépa (J.-L. Gourdain) ..... p 12
La toute-puissance à l'école (livre E. Tartar Goddet) p 13

Relecture Biblique

Un récit d'Évangile... (P. Bony) ..... p 14

Église et Foi

Nous irons tous au paradis (J. Bolon) ..... p 16
Préférer le doute au néant (A. Martin) ..... p 18
Feu la chrétienté (Livre d'E. Mounier) ..... p 19
La prudence, vertu évangélique (G. Fischer) ..... p 20
Dépasser la peur (CdEP Marseille) ..... p 21
Session de Sénanque (M. Lesquoy) ..... p 22
Prière (C. Singer) ..... p 25

Société

La confiance aux couleurs du monde (G. Aurenche) p 26
Décision et confiance... (M. Nicault) ..... p 29
École de la Deuxième Chance (M. Nicault) ..... p 30
Vente et confiance (M. Nicault) ..... p 32
Pas son genre (A. Bessières) ..... p 32

Et ailleurs ?

La crise en Espagne (B. Pellistrandi) ..... p 33
République Centrafricaine (A. Gollo) ..... p 34
Profession de foi (J. Dumont) ..... p 36
Chère famille des Équipes (Pochy) ..... p 37

Vie culturelle

Livres, cinéma, musique ..... p 38
Livres d'enfants (M. Becker) ..... p 41

Vie de l'association

Rencontre des 26/27 avril 2014 ..... p 42
Assemblée Générale ..... p 43
Célébration rue du Faubourg-Saint-Denis ..... p 44

Iconographie

Une réponse questionnant (A. Gobenceaux) ..... p 46

Site de CdEP : www.cdep-asso.org

Directeur de publication : Anne-Marie Marty - Commission Paritaire des Publications et Agences de Presse n° 0217 G 81752 du 7 juin 2012
Imprimerie Chauveau-Indica, 2 rue 19 Mars 1962 - 28630 Le COUDRAY

Éditorial

Dans les décennies liées à la chute du mur de Berlin, on évoquait l'***ère du soupçon***, provoquée par la fin des idéologies et la puissance des sciences humaines à décrypter notre monde. De nos jours, c'est le mot "***défiance***", antonyme de ***confiance***, qu'on entend le plus souvent, un ***signe des temps*** qui inquiète. Ainsi l'institution Éducation nationale, face à des échecs dans l'ascension sociale de ses élèves, aux fragilités économiques ou angoisses des familles, à des courants extrémistes ou fondamentalistes, se trouve elle-même confrontée à une grande ***défiance***. Une défiance à prendre au sérieux, même quand elle se trompe de cible.

Inversement, à une époque où chacun peut être tenu comptable de ses actes, on lira dans la presse professionnelle des appels à la vigilance : c'est dans la responsabilité des enseignants de ne pas déléguer une ***confiance*** totale à des intervenants extérieurs, par exemple lors d'une sortie ou d'un voyage scolaire. Et avouons-le, pour ce qui nous touche personnellement, serions-nous prêts à perdre notre "droit à la défiance", ne serait-ce que dans les domaines de l'écologie, de la consommation, ou du médical ? Toute confiance inconditionnelle est vite qualifiée aujourd'hui de vision d'un monde "bisounours" à réalité purement virtuelle. Et face aux déficits de justice ou de démocratie, le "***n'ayez pas peur***", qu'il soit papal ou politique, ne nous suffit plus, ou paraît un baume insuffisant quand la colère domine.

Enfin, pour une époque où les idéologies auraient disparu, certaines d'entre elles, chassées par la porte, sont vite revenues par les fenêtres… comme les capacités des forces du marché à renaître de leurs cendres. La ***peur*** se vend très bien, et son verso, le mot ***confiance***, est aussi largement utilisé pour rassurer le consommateur. Peur de l'avenir, peur d'être inutile, d'être insuffisamment reconnu, peur d'avoir des questions sans réponse, des doutes, sont pourtant des peurs légitimes pour qui cherche un sens à sa vie. À quoi se ***fier*** alors ?

Les peurs sont utiles pour la survie du petit enfant, qu'elles soient innées comme la peur du vide après les premiers mois de vie, ou acquises par l'éducation : éviter plats chauds, voitures… Que la peur "du gendarme", ou "pour son portemonnaie" fasse enfin bouger individus ou société niant des dangers collectifs, ou méprisant le bien commun, est aussi bénéfique… Par contre, les biologistes savent que si nos peurs nous protègent par instinct de survie, il arrive qu'elles prennent trop de place jusqu'à nous paralyser. Dans les sociétés traditionnelles, les acquis de l'héritage culturel étaient importants pour déterminer nos conduites, quitte à ce qu'il soit difficile de s'en défaire. La modernité a fait éclater cette culture englobante et plutôt statique. Dans un monde en crise, le repli sur soi donne un sentiment de protection. Face aux contretemps de nos vies, à ce qui nous excède, nous cherchons un équilibre dans la gestion de nos déséquilibres. Et ce qui est trop lourd à porter fait qu'on ne regarde plus que ses pieds.

L'expérience de Pierre à Tibériade est souvent présentée comme exemple du "peu de foi" : comme il se lance à avancer sur l'eau puis commence à couler, il appelle à l'aide, au lieu de nager lui-même… Mais savait-il nager ? Le lui avait-on appris ?, demandera celui pour qui éducation et connaissance restent fondamentales. Si notre discours est dire que ce n'est pas la peur qui sauve mais la confiance, il faudra bien que ce soit à condition de parler d'***expérience***. Ce n'est pas une vérité intangible que nous avons à communiquer, mais une expérience partant de la réalité, quelles qu'en soient ses ambiguïtés. Que ferait le monde sans ceux qui aiment et y croient, et "font leur boulot" malgré les obstacles, simplement parce qu'ils aiment, que ce soit leur métier ou/et la relation humaine ? Il n'y a pas d'existence humaine, d'enseignants, de bénévoles, de travail de chercheur sans acte de foi. Comment ne pas seulement faire des choix mais les poursuivre ensuite, si chacun est ensuite laissé à lui-même ? Quand on met la dette nationale sur le dos d'une catégorie de population sans penser qu'on est en dette les uns vis-à-vis des autres, quand on se situe uniquement dans le schéma du "nous et eux", quand on se crispe sur la "défense de nos valeurs", n'est-ce pas improductif pour le bien de tous ? Que veut dire l'unité du genre humain quand on est dans l'incapacité de pouvoir en parler par expérience, même partielle ?

Il est terrible que, pour de nombreux parents, une grande partie du choix de l'école de leurs enfants soit d'éviter de les mélanger avec les autres. Pour être capables de relire nos vies et d'en accepter les lignes courbes, nous avons tous à travailler nos contraires. Les évidences de l'autre nous aideront à nous libérer de notre propre conditionnement et nous rendront aptes à discerner ce qui dépasse notre univers. Familiariser les jeunes enfants à l'hétérogénéité et à la complexité, les aider à les considérer comme la normalité, n'est-ce pas une des voies de la confiance, centrale pour les élèves et pour les collègues qui débutent ?

"***La complexité du réel va toujours nous surprendre***", affirmait dans *Les Sept Piliers de la Connaissance* Edgar Morin, qui nous propose d'***"apprendre à naviguer dans un océan d'incertitudes à travers des archipels de certitude, en développant une pensée qui s'attend à l'imprévisible, qui permette d'affronter les aléas, l'inattendu et l'incertain, et de modifier leur développement, en vertu des informations acquises en cours de route"***. Et Edgar Morin de finir sur la formule du poète grec Euripide, vieille de vingt-cinq siècles, et plus actuelle que jamais: ***"L'attendu ne s'accomplit pas, et à l'inattendu un dieu ouvre la porte"***.*

Mireille Nicault
23 mai 2014

* Les sept savoirs nécessaires à l'éducation du futur, *publié en 1999 par l'UNESCO*

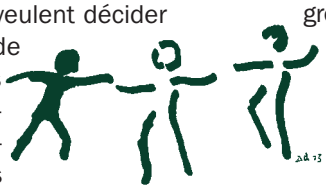
Quels maux à l'école ?

Nous avons assisté à la conférence d'Emmanuelle Bonneville-Baruchel pour nous aider à mieux comprendre les **"problèmes et traumatismes qui touchent certains enfants perturbateurs, agressifs, 'déroutants' en milieu scolaire"**.

Ces enfants sont en difficulté à l'école, dans le groupe-classe, mais aussi pour apprendre. Ils présentent un fonctionnement psychique particulier qui se manifeste par exemple, par des troubles graves de l'intelligence, de la gestion des émotions, du comportement et des capacités relationnelles, (donc de relation). Agressifs ou séducteurs, ils peuvent paraître tantôt victimes, tantôt agresseurs.

Il est important de considérer que le fonctionnement de ces enfants pourrait être qualifié de traumatique. Ils ont vécu dans un environnement caractérisé par le chaos et l'imprévisibilité des relations, ont été confrontés à des parents en difficulté psychique. Leurs besoins fondamentaux d'attachement sécurisant, de stabilité, de rythmes réguliers n'ont pas eu de réponse adaptée. Angoissés par des parents angoissants, peut-être à cause de leur violence, ils se sont trouvés seuls et impuissants face à leurs états émotionnels, sans aide ni réconfort. Le développement psychoaffectif et cognitif, le développement intellectuel impliquent que l'enfant se sente en sécurité, construise sa confiance en lui et dans les autres. En l'absence d'un socle sécurisant, ces enfants ont développé des systèmes défensifs pour survivre et gérer leurs états émotionnels, qui oscillent entre tension et excitation, dans la vulnérabilité et l'immaturité.

Au-delà de ces carences, le développement psychique, neurologique et intellectuel de ces enfants est profondément affecté. En effet, sans une base de réussite suffisante, l'enfant n'a pas pu mettre en place des activités d'exploration, de découverte et d'apprentissage, il n'a pas pu complexifier ses connaissances ni ses compétences. Ces enfants en difficultés peuvent même s'arrêter de penser, afin d'éviter d'être confrontés à des idées et des sentiments trop angoissants. Peu de curiosité, une incapacité à se concentrer, peu d'esprit créatif dans le dessin, les activités graphiques, les constructions... Le QI de ces enfants les situe dans le registre de la défiance par rapport à la moyenne des enfants du même âge. Que dire ensuite des troubles graves dans les capacités de la relation de ces mêmes enfants et des conséquences sur leur intégration scolaire ? Ils n'ont pas d'amis de leur âge, les autres fuient leur tyrannie et leur violence. Ils modifient les règles à leur avantage. Ils veulent décider de tout. Ils ont de grandes difficultés à supporter la frustration, la contradiction et les contraintes. Ils cherchent le soutien dans un investissement de l'adulte auquel ils s'attachent (le maître, la maîtresse, l'animateur), mais ils ne peuvent utiliser ce contrat perceptif concret pour vivre une expérience apaisante. Ils n'ont pas "d'outils de traitement" des expériences nouvelles. Ils retournent très vite dans l'angoisse ; dès lors, ils se créent une enveloppe substitutive d'agitation motrice et verbale, sorte de décharge d'une détresse psychique souvent intense. Leurs troubles sont de l'ordre du handicap et non de la malveillance ou de la perversion. Ils ne font pas exprès et ils ne peuvent pas faire autrement.



Comment résister ? Comment les supporter ?

Il faut d'abord rappeler que ces enfants devraient bénéficier de classes thérapeutiques, à très petit effectif et en temps de scolarisation seulement quand ils sont en état d'apprendre. Dans une classe ordinaire, il faut ensuite comprendre la nature de leurs difficultés et ne pas oublier son lien avec le passé traumatique de l'enfant. Il ne faut pas nier ni se cacher les "affects pénibles" que l'on peut ressentir en face de ces cas, qui pourraient faire douter l'enseignant de ses compétences et de ses capacités à faire face. Pour pallier ces réactions légitimes d'impuissance, de colère en face de ces jeunes si difficiles, il faut créer des équipes d'adultes autour de l'enfant, mais aussi autour de l'enseignant. Elles visent à protéger l'enfant lui-même, mais aussi les autres enfants du groupe et enfin à protéger l'enseignant, à le soutenir. Personne ne peut tenir seul avec ces enfants. Enfin il faut essayer de ne jamais les laisser dans un cadre informel : ils sont incapables de s'autodéterminer, très vite perméables aux excitations et à leur débordement. Il est souhaitable que l'enseignant ait des moments de pause et puisse être relayé, à condition que l'auxiliaire ou le professionnel susceptible d'aider, soit lui-même formé au fonctionnement et aux besoins particuliers de ces enfants en difficulté.

Notes prises par Miette Roux
CdEP Loire

Mamans et filles turques mises en confiance

Constat de départ

Dans chacune des deux classes de l'école maternelle où je travaille, des petites filles d'origine turque ont du mal à utiliser la langue française : difficultés de compréhension pour s'intégrer à un groupe ou entrer dans les apprentissages, difficultés à répéter mots ou phrases, parfois difficultés à respecter les consignes du vivre ensemble ou du travail. Très présentes en petite section, ces difficultés s'atténuent au fil du temps, mais certaines élèves arrivent en fin de grande section avec des compétences linguistiques restreintes en français. Ce phénomène est moins visible chez les garçons qui communiquent avec tous leurs camarades, alors que les filles se regroupent plus entre elles.

Analyse

Selon moi, ces filles, par identification avec leur maman, ne voient pas leur intérêt à utiliser cette langue entendue presque exclusivement à l'école. Elles s'interdisent en quelque sorte de parler une langue qu'elles ne partagent pas avec leur maman.

Proposition

J'ai mobilisé les mamans (dont Mme H.) de ces petites filles en m'adressant à certaines que nous connaissons depuis longtemps, et dont quelques-unes ont fait une partie au moins de leur scolarité en France. Je leur ai soumis le problème et proposé qu'elles se retrouvent pour apprendre ensemble les comptines et chansonnettes étudiées dans les classes, et pouvoir les reprendre avec leur enfant à la maison.

J'ai aussi envisagé de les solliciter pour venir en classe nous parler de leur culture, et ainsi les valoriser, leur permettre de prendre place en tant que véritables partenaires de l'école.

Madame M. (enseignante RASED) a d'emblée accepté de s'investir dans le projet. Elle a proposé d'accompagner régulièrement ce groupe de mamans pendant un temps de leurs rencontres. Mme H., qui a été mon interlocutrice principale, a obtenu des autres mamans un accord pour des rencontres hebdomadaires le lundi après-midi. Elle est prête à prendre en charge l'animation du groupe, en alternance avec une autre maman maîtrisant le français.

Année 1

Une première séance a eu lieu en classe autour de la fête de fin du Ramadan, avec quatre mamans présentes qui avaient apporté des photos en rapport avec cet événement.

Changement relevé

Dès le lendemain de la rencontre, dans la cour dont j'assurais la surveillance, M. est venue me voir pour me chanter une chanson en français (de son invention !). Re et Ra sont, elles aussi, venues me parler et me demander si je savais encore le chant en turc. Cette attitude de leur part était nouvelle, j'ai bien senti qu'une barrière était tombée. Cela est resté constant depuis.

Bien que l'expérience ait tourné court après une seule rencontre (difficultés de dates), la confiance des mamans, et de ce fait les efforts des enfants pour me parler, qui se sont poursuivis dans le temps, m'ont montré que c'était la bonne voie pour permettre à ces petites filles de s'approprier la langue de l'école.

L'année suivante j'ai profité du temps de l'aide personnalisée (AP) pour faire de véritables séances de langage en petits groupes.

Année 2

Organisation

J'ai choisi de faire venir les élèves turcs de Grande Section et Moyenne Section (5 filles GS et un garçon MS) sur le premier créneau d'aide personnalisée de l'année, avec une maman présente à chaque séance de façon à ce que toutes puissent venir au moins une fois.

Objectif

Pour les élèves, l'objectif est de participer à des séances de langage en petits groupes leur permettant de prendre la parole dans des situations concrètes et de consolider les notions travaillées en groupe classe.

Pour les mamans, il s'agit de comprendre ce que l'école française attend des élèves, comment on y aborde des notions et apporte des connaissances, quels efforts cela demande aux enfants, et l'importance que peut avoir pour eux une aide, même minime, apportée au sein des familles. Autre objectif, leur donner quelques éléments de notre langue pour les réutiliser avec leur enfant.

Déroulement

L'aide personnalisée, se faisant en fin de journée, commence par un temps de goûter convivial, puis le passage aux toilettes.

Elle se déroule dans la classe autour d'un coin jeu ou à une grande table avec :

- un premier temps de révision du vocabulaire de la séance précédente.
- un temps d'apport de nouvelles notions (vocabulaire, syntaxe, logique...).
- un temps d'apprentissage ou de réinvestissement en salle de jeux : langage en situation (parcours, jeux chantés), devinettes (mimes ou course poursuite).

Enfin, on termine par un partage culturel, où la maman présente dirige un jeu ou apprend une comptine turque.

À noter que le garçon n'est venu qu'à la dernière séance, malgré mes relances auprès du papa (qui a fait ses études en France), mais cet enfant fréquente l'école très aléatoirement, sa maman (qui parle très peu le français) était présente.

Bilan

La dernière séance s'est terminée par un goûter, organisé à ma demande avec la présence de toutes les mamans et de tous les élèves. J'ai pu dire ma satisfaction d'avoir vu de réels progrès dans la prise de parole spontanée des filles, et surtout une attitude plus positive et volontaire face aux apprentissages. J'ai pu redire à la maman du garçon l'importance de parler français avec lui à la maison (possible avec son papa), car ce que j'avais travaillé avec lui en aide personnalisée avait déjà été travaillé en Petite Section.

Les mamans ont été unanimes pour dire qu'elles avaient apprécié ces moments, qui leur ont permis de comprendre comment on travaillait et ce qu'on attendait de leur enfant à l'école. La maman de Re souhaitait que cela soit poursuivi dans un autre cycle d'AP plus tard dans le cours de l'année, les autres ont approuvé et envisagé que soient abordés d'autres champs disciplinaires comme l'entrée dans l'écrit. J'ai expliqué que cela se ferait en fonction des problématiques abordées et des places disponibles, puisque nous avions fait le choix en Conseil de maîtres de prendre tous les élèves en AP afin d'avoir des groupes hétérogènes.

Sylvie Gomas
École maternelle de la Streng
Ribeauvillé

Avec l'aimable autorisation d'ATD quart monde.

Mais l’inquiétude est là…

Un parcours

Aujourd'hui, à 26 ans, je suis agent de la Fonction Publique Territoriale. Emploi modeste qui me sécurise en ces temps difficiles ! Cependant, je n'avais pas envisagé ce métier dans mon parcours scolaire ni dans mes entretiens d'orientation.

Après une scolarité élémentaire satisfaisante, j'ai rejoint le collège. Les personnalités des professeurs et le regard porté sur moi m'ont souvent déstabilisé. Trop timide, ne participant pas suffisamment, pas très motivé, jugements de certains d'entre eux... Décrochage en langues en quatrième, d'où un redoublement, avec les mêmes enseignants ! Échec au Brevet, mais que j'ai obtenu en première année de BEP.

En effet, j'ai été orienté en Technique, cycle cours. Le choix a été difficile. On avait, entre temps, découvert mon caractère calme et mon désir d'aider les autres. Alors, Sanitaire et Social, peut-être. Peu de chance, cependant, d'être accepté à cause du dossier. On m'a donc orienté en section Vente. Cela ne m'a pas déplu : accueillir les clients, les conseiller, veiller au bon ordre des choses... Mes stages, dans l'ensemble, m'ont donné satisfaction et j'ai été jugé de manière positive. Petit à petit, j'ai pris de l'assurance. Je me sentais mieux, parce que reconnu dans le regard des autres. Résultat : un BEP tout à fait satisfaisant qui m'ouvrait les portes d'un Bac Pro, en section Vente, bien entendu.

À la rentrée suivante, j'ai retrouvé le Lycée Professionnel avec enthousiasme et courage. Mais bien vite, je me suis senti mal à l'aise. Je me rendais compte qu'on allait nous formater pour aller au-devant des gens afin de les amener, grâce aux techniques qu'on nous enseignait, à acheter notre produit, même s'ils n'en avaient pas besoin. Un tel comportement m'est toujours apparu comme pouvant être une manipulation malhonnête. On avait beau me dire que c'était le jeu de l'offre et de la demande, que le client pouvait toujours refuser, que cela faisait partie des techniques de vente maintenant admises, je n'arrivais pas à m'en persuader et à accepter. Je ne pouvais pas continuer dans ces conditions. En plus, j'étais jugé comme plein de scrupules, ce qui ferait de moi un mauvais commercial. Alors, j'ai préféré renoncer.

Ce moment a été dur à vivre. Est-ce que j'allais enfin trouver une voie pour mon avenir ? Peur d'être incapable devant la vie ! J'ai alors repensé à travailler dans le monde hospitalier. J'ai trouvé un stage de remise à niveau. Moment très positif. Relations intéressantes. Premières qualifications. Mais c'était sans compter avec les obstacles matériels et administratifs en tous genres.

Je me suis donc tourné vers les services municipaux. Il fallait alors remplacer un agent. Le chef d'équipe a été pour moi un guide qui m'a fait confiance. À moi, maintenant d'envisager les choses avec détermination.

Romuald
Allier
Propos recueillis par
Pierre Darnaud

Plaisir d'aller à l'école...

Dans un ouvrage paru en avril 2013, Claire Héber-Suffrin essaie de comprendre ce qui fait que pour plusieurs générations de ses élèves l'école "a eu du goût" : qu'est-ce qui fait vraiment apprendre ? qu'est-ce qui donne vraiment une chance de réussite aux élèves dès l'école élémentaire ?

Sa classe était coopérative, ouverte sur le monde, les cultures, la ville, les savoirs à partager. Quarante ans après cette expérience dans la cité HLM d'Orly, une trentaine de ses élèves témoignent de cette classe où ils ont aimé apprendre. Ils disent tous comment cette dynamique et cette pédagogie ont développé chez eux l'estime de soi, la confiance.

Chantal Guilbaud

• *"J'ai eu un début de parcours scolaire très chaotique : pensionnat, changeant souvent d'école, parfois en cours d'année... C'était perturbant, difficile. D'autant que, quand on n'est pas un génie, on a tendance à nous mettre au fond de la classe.*

Quand je suis arrivée à Orly, je me suis trouvée avec Claire. Ce n'était plus la même chose, ce n'était plus la classe classique. Nous travaillions en petits groupes. On avait chacun une place. Bons ou mauvais élèves, elle essayait toujours de nous mélanger ; et même si on n'était pas bons, à ses yeux, on était toutes pareilles"...

"J'ai découvert avec Claire que j'étais une personne très manuelle. Elle m'a fait connaître la lecture. J'ai appris à aimer lire. J'ai fait l'expérience qu'en lisant, j'apprenais... J'ai aussi appris à aimer la musique classique. Je me souviens du Vol du Bourdon *de Saint-Saëns, des* Quatre saisons *de Vivaldi. À la maison, nous n'écoutions pas de musique. De plus, Claire m'a fait aimer les maths... Elle m'a fait découvrir une chose : on pouvait être très intelligente sans être pour cela très instruite. L'instruction, on se la fait au fil des années. Je suis devenue, grâce à Claire, une personne très curieuse de beaucoup de choses... Par rapport à ce qu'elle m'a appris pour ma vie professionnelle, j'ai appris la tolérance, la patience ; j'ose laisser la chance aux faibles et je suis considérée comme un bon maître d'apprentissage à cause de cela... Quand on a la patience, quand on est faible, on peut devenir un artiste au niveau de son métier ; c'est ce qui m'est arrivé. Du coup, il y a une foule d'élèves apprentis qui veulent venir (dans mon Salon de coiffure). Claire a participé au développement de mon estime de moi".*

DML.

• *"Mon rêve d'enfant était de devenir institutrice, tout comme toi. C'était une vraie passion ! Pour y arriver, il m'a fallu contourner beaucoup d'obstacles parce que je suis issue d'un milieu où il n'était pas facile de faire des études et, si j'y suis arrivée, je te le dois très certainement... À l'école, je me souviens que nous étions toujours dans des tas de projets, que nous construisions ensemble... Claire, tu as considérablement marqué ma vie... Il m'arrive parfois d'avoir l'impression d'être une enseignante un peu à part. J'ai appris à défendre mes idées et je suis devenue indisciplinée avec le temps, contraste étonnant avec cette petite fille discrète que j'étais avec toi...*

Tu as fait de nous des oiseaux libres, pour chacune de nous, tu as trouvé la place sur les branches de ton arbre, ton arbre était celui de la vie... de la vraie vie".

E.R.G.

La Cour de Babel

Film de Julie Bertucelli, documentaire, 2013.

Ils viennent d'arriver en France et ont entre onze et quinze ans. Ils s'appellent Youssef, Oksana, Maryam, Andromeda, Yong... Ils sont irlandais, serbe, brésilien, tunisien, chinois, sénégalais, ont fait un long voyage et se retrouvent à Paris, dans une classe d'accueil pour primo-arrivants.

Julie Bertucelli les a filmés tout au long de cette année scolaire où ils vont apprendre le français. On est vite pris par ces visages juvéniles qui, petit à petit, formeront un groupe soudé autour de l'enseignante.

Ce documentaire est lumineux car on observe, au fil des saisons, des adolescents qui essaient de prendre un élan vers l'avenir, tout en débattant avec force de politique, de religion... et finissent souvent par un fou-rire.

On est obligé d'admirer la délicatesse, la pédagogie, le courage de l'enseignante Brigitte Cervoni. On aime cette classe où les jeunes grandissent, apprennent des autres, malgré les difficultés de leur vie, les séparations.

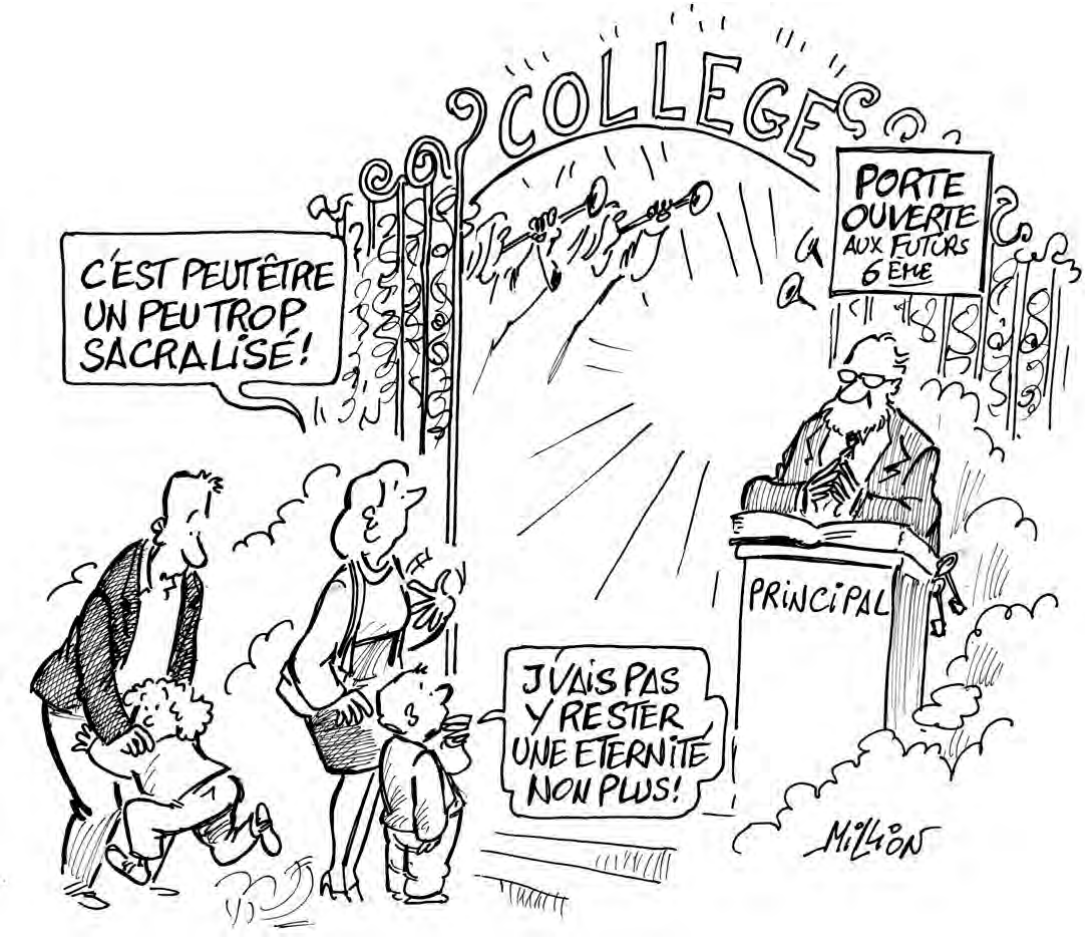
Entre ces murs-là, on découvre que la France est encore une terre d'accueil et on rêve que tous les professeurs aient ce sens de l'engagement.

Chantal Guilbaud

Excès de protection

Notre attention à résorber les peurs de nos élèves ou de nos enfants ne nous conduit-elle pas parfois à les accroître ? Pour éviter certains “stress”, comme on dit aujourd’hui, l’institution scolaire a mis en place des stratégies comme la visite des établissements, les examens blancs… On aurait pu penser que de telles ressources, pas forcément inutiles, naîtrait une forme de relativisation et de sérénité devant l’examen ou l’échelon supérieur d’enseignement. J’ai pour ma part le sentiment qu’au fond il n’en est rien, et qu’au contraire, l’inquiétude croît. J’entends beaucoup de parents dont les enfants entrent au collège dire combien ce passage travaille “leurs petits” et la visite du collège accentue le stress en “sacralisant” l’importance de ce passage. Inutile d’évoquer les questions pressantes des élèves à la veille des bacs blancs où les conditions matérielles de l’examen semblent primer sur l’acquisition des savoirs et la préparation à la réflexion intellectuelle. N’est-ce pas nos peurs que nous cultivons par là ? On a poussé le mimétisme des bacs blancs sur le bac réel au point de détourner les élèves de l’essentiel, comme si les modalités des épreuves l’emportaient sur la démarche intellectuelle. Pourquoi n’apprend-on pas plutôt à nos élèves à faire face à l’inconnu ? Le système est-il devenu si scolastique qu’il ne permet plus à l’élève d’avoir confiance en son intelligence et en son bon sens ? La confrontation avec l’inconnu ne devrait-elle pas être une formation, et l’intelligence n’est-elle pas la capacité à s’adapter à l’imprévu ? Le risque semble banni et la confiance se perd, confiance en soi, en ses propres qualités, dans les autres. Que de défiances aussi entre les différents membres de la communauté éducative… ! Notre institution étouffante par excès de protection rend-elle vraiment les élèves responsables et autonomes ?

Bernard Lepage
Maine-et-Loire



Créer la confiance en classe préparatoire

Comment nos étudiants, postulant à une entrée en hypokhâgne (première année des classes préparatoires littéraires), pourraient-ils ne pas être effrayés ? D'abord ils ressentent la peur habituelle et bien compréhensible liée à tout changement important de vie : on a peur quand on entre à l'école, peur quand on entre au collège, peur quand on rejoint les "grands du lycée". Mais cette peur est accentuée par toutes les rumeurs qui circulent (d'une façon qui n'est sans doute pas innocente : certains rêvent de mettre fin à cette exception française réputée onéreuse) sur les prépas : rythme infernal, professeurs sadiques se complaisant dans l'humiliation des élèves et se réjouissant de leur échec !

C'est dire qu'il faut effectuer un travail de déminage, bien loin en amont, pour remettre les choses en place. Nous, les professeurs, participons tous à de nombreux forums d'orientation et nous organisons, au lycée, une journée portes ouvertes, dont l'objectif premier est évidemment la promotion de nos classes, mais pour cela il faut commencer par dissiper les craintes infondées. Quand ils nous rencontrent et qu'ils constatent que nous répondons volontiers et aimablement à leurs questions, les futurs élèves (et nos collègues du secondaire !) finissent par se rendre compte que nous sommes des êtres humains et pas ces bourreaux qu'ils redoutaient. De plus, le fait que nous leur expliquions qu'ils sont tous inscrits en parallèle à l'université (sans suivre les cours bien entendu) et qu'ils auront, s'ils travaillent sérieusement, l'équivalence de leur 1ère année de licence en fin d'hypokhâgne (60 ECTS[1], crédits européens validant une année d'études), contribue grandement à rassurer les familles.

Mais le plus gros du travail est évidemment effectué dans les premières semaines suivant la rentrée. Une tâche essentielle du professeur principal, rôle que joue traditionnellement (et gratuitement !) le professeur de français, secondé par toute l'équipe pédagogique, est de rassurer chacun. Il est d'une importance primordiale en effet de créer une atmosphère agréable, conviviale et propice au travail, pour que tous tirent le meilleur profit de leur année. Ce n'est peut-être pas le cas partout, mais dans la prépa de province où j'enseigne, pas si petite cependant avec ses deux hypokhâgnes et sa khâgne, nous parvenons à faire régner "une ambiance familiale", terme qu'affectionne à juste titre notre proviseur et dont elle use à chaque fois qu'il s'agit de présenter nos classes. Nous nous efforçons en effet d'être disponibles pour répondre à toutes les questions (sur l'orientation future, sur les enseignements optionnels conseillés) et pour être attentifs aux difficultés personnelles de chacun. Avant de rendre mes premières copies, je précise systématiquement que ce sont des travaux que je note (et assez sévèrement il est vrai, mais c'est la règle des concours) et non des personnes. J'ajoute que moi-même je ne sais pas tout faire et que je ne m'estime pas nul pour autant !

Cette méthode obtient de bons résultats. Lors de la première série de “colles”, en octobre-novembre, j’interroge systématiquement les élèves, à la fin de l’épreuve, sur ce qu’ils pensent de leur début d’année. Les réactions globales sont les suivantes : “C’est parfois dur mais intéressant parce qu’on apprend beaucoup de choses” ; “L’ambiance entre nous est sympa, il n’y a pas la concurrence effrénée qu’on nous avait annoncée”. Les élèves se prennent très vite au jeu, n’ont pas du tout envie de nous quitter, même quand ils ont des difficultés (approximativement nous perdons chaque année trois ou quatre élèves sur 45 par classe, mais essentiellement dans les toutes premières semaines ou dans les premiers jours de l’année : ensuite les effectifs demeurent stables).

Évidemment, tous nos élèves n’obtiennent pas un concours, même si depuis quelques années et grâce à la Banque d’Épreuves Littéraires (BEL), les débouchés se sont considérablement ouverts : des écoles de commerce, des écoles d’interprétariat et de traduction, des Instituts d’Études Politiques (IEP)… puisent désormais dans cette banque d’épreuves. Mais tous nos élèves, quand ils reviennent nous voir, avec le plus souvent un plaisir non dissimulé, nous remercient de ce qu’ils ont appris : essentiellement, outre la fameuse culture générale, des méthodes de travail et la capacité à travailler vite et bien. Si j’ajoute que nous ne recrutons pas dans des milieux particulièrement favorisés (ce seraient plutôt les classes moyennes inférieures), vous comprendrez que nous éprouvions quand même la satisfaction d’avoir été utiles et de ne pas avoir gaspillé l’argent public !

Jean-Louis Gourdain,
Professeur de lettres classiques
classes préparatoires littéraires
lycée (public) Jeanne d’Arc, Rouen

1/ European Credit Transfer and Accumulation System. Le Système Européen de Transfert et d’Accumulation de Crédits est un système de points développé par l'Union européenne, qui a pour but de faciliter la lecture et la comparaison des programmes d'études des différents pays européens.

La toute-puissance à l’école

Comment la repérer, l’analyser, agir

Paru le : 1er mai 2014

“Enfant roi”, “adulte roi” : c’est souvent par ces termes que l’on qualifie ces personnes centrées sur elles-mêmes, qui se construisent un environnement confortable et à leur mesure, ont un mode de fonctionnement omnipotent, rigide et autoritaire, contribuant à perturber l’équilibre des relations entre les personnes et au sein des groupes.L’auteur commence par décrire les comportements de ces enfants, adolescents et adultes dans le cadre des établissements scolaires du premier et du second degré, et propose de nombreuses pistes d’action à partir d’exemples réels. De nombreux témoignages illustrent les comportements en cause et permettent de comprendre leur fonctionnement. Des manières d‘agir face à la toute-puissance d’un élève ou d’un collègue sont ensuite exposées. Pragmatiques, elles sont principalement d’ordre relationnel. De nombreux exercices permettent de s’entraîner. Des fiches pédagogiques indiquent enfin au professionnel scolaire comment améliorer ses propres savoir-être relationnels, mais aussi comment aider les enfants en toute-puissance à abandonner ce fonctionnement, si confortable pour eux et si insupportable pour les autres. Un ouvrage complet qui décrypte ce qu’est la toute-puissance des enfants, des adolescents, des adultes ; qui analyse son expression au sein de l’institution scolaire et ses méfaits ; et qui donne des outils concrets pour s’en protéger et pour agir.

Edith Tartar Goddet est psychologue clinicienne et psychosociologue. Elle a une longue expérience du travail auprès des jeunes (approche individuelle de l’adolescent en souffrance, approche culturelle du jeune en groupe). Elle est notamment l’auteur, dans la même collection, de *Prévenir et gérer la violence en milieu scolaire* et de *Savoir communiquer avec les adolescents*.

Un récit d'Évangile pour une

Ils arrivèrent sur l'autre rive, de l'autre côté de la mer de Galilée, dans le pays des Géraséniens. Comme Jésus sortait de la barque, aussitôt un homme possédé d'un esprit impur s'avança depuis les tombes à sa rencontre ; il habitait dans les tombeaux et personne ne pouvait plus l'attacher, même avec une chaîne ; en effet on l'avait souvent attaché avec des fers aux pieds et des chaînes, mais il avait rompu les chaînes, brisé les fers, et personne ne pouvait le maîtriser. Sans arrêt, nuit et jour, il était parmi les tombeaux et sur les collines, à crier, et à se blesser avec des pierres.

Voyant Jésus de loin, il accourut, se prosterna devant lui et cria d'une voix forte : "Que me veux-tu, Jésus, fils du Dieu Très-Haut ? Je t'adjure par Dieu, ne me tourmente pas !" Jésus lui disait en effet : "Esprit impur, sors de cet homme !" Et il lui demandait : "Quel est ton nom ?" L'homme lui dit : "Mon nom est Légion, car nous sommes beaucoup". Et ils suppliaient Jésus avec insistance de ne pas les chasser en dehors du pays. Or, il y avait là, du côté de la colline, un grand troupeau de porcs qui cherchait sa nourriture.

Ce récit peut nous paraître bizarre : histoire d'exorcisme, précipitation d'un troupeau de deux mille porcs dans la mer, ville qui supplie Jésus de s'en aller au plus vite : sa présence dérange. Peut-être ce dernier trait nous alerte sur l'enjeu de ce récit. Son monde culturel n'est plus le nôtre, mais son message pourrait nous atteindre, nous et la société dans laquelle nous vivons et agissons[1].

Jésus débarque en territoire païen (où se mêlent juifs et non juifs). On y élève et on y mange du porc ; c'est un élevage industriel, non sans rapport sans doute avec la Légion romaine qui occupe la région et à laquelle notre récit semble bien faire allusion ; tant pis pour le respect de la Loi ; l'essentiel est de gagner sa vie. Il y a bien un individu qui ne participe pas à ce développement économique ; un "dérangé" pense-t-on, il donne des signes manifestes de non-intégration ; il vit à l'écart, dans les cimetières ; il se taillade ; il crie ; on a essayé de le maîtriser, il a toujours rompu ses chaînes. Finalement il est laissé-pour-compte ; la vie sociale tourne sans lui. Et voilà que Jésus se trouve mêlé à cette situation. Il est provoqué d'emblée : "Que me veux-tu, Jésus, Fils du Dieu Très-Haut" ? Il ne fuit pas le terrain difficile, c'est lui qui est venu sur ce pays de mixage culturel et de compromis païen. Observons alors les gestes qui vont ouvrir une issue (et peut-être en fermer une autre ?).

Jésus lui parle et le fait parler. Il lui demande son nom. Jusqu'à présent on n'avait fait que chercher à le maintenir par des liens extérieurs. Par deux fois, le récit de Marc insiste sur ce comportement coercitif. Jésus ouvre un autre chemin : permettre à cet individu de s'identifier. Mais qui donc es-tu ? Qui parle en toi ? Jusqu'à présent, il ne parlait pas : il était sans cesse à crier. Maintenant il va dire quelque chose de lui-même : "Je suis Légion". Je suis moi et je ne suis pas moi. C'est le cas des "possédés" dont parlent les récits d'Évangile : des gens qui ne sont plus les propres sujets de leur parole. Cette figure d'éclatement de sa personnalité tiraillée en tous sens pourrait bien renvoyer aussi à l'éclatement du monde dans lequel il vit et qui met sa marque sur lui. La "légion" qui l'occupe n'a-t-elle rien à voir avec la Légion de l'occupant romain qui fait travailler cette cité ? Le récit l'insinue. On ne manquait pas alors, dans les conceptions populaires, d'attribuer les troubles physiques et psychologiques à ces "esprits impurs" qui entachaient l'appartenance au peuple saint de Dieu. Toujours selon ces conceptions, ils ne consentent à s'en aller que s'ils trouvent un autre lieu à occuper. Il fallait donc trouver un exutoire. L'imagination du récit s'en donne à cœur joie en les voyant dévaler dans la mer par cochons interposés, impurs comme eux par définition. Malheureusement c'est au détriment de ce monde économique qui tournait si bien tout en mettant à la marge ceux qui ne pouvaient pas y vivre. Et cela, cette société ne peut le supporter. C'est pourquoi elle supplie Jésus de s'en aller. Quant à l'homme libéré, il supplie Jésus lui aussi, mais de rester avec lui. Jésus ne l'accepte pas. Cela peut nous paraître étrange, mais Jésus ne veut pas être un gourou pour un sujet qui a retrouvé

classe intenable (Mc 5, 1-20)

Alors, les esprits impurs supplièrent Jésus : "Envoie-nous vers ces porcs, et nous entrerons en eux". Il le leur permit. Ils sortirent alors de l'homme et entrèrent dans les porcs. Du haut de la falaise, le troupeau se précipita dans la mer : il y avait environ deux mille porcs, et ils se noyaient dans la mer.

Ceux qui les gardaient prirent la fuite, ils annoncèrent la nouvelle dans la ville et dans la campagne, et les gens vinrent voir ce qui s'était passé. Ils arrivent auprès de Jésus, ils voient le possédé assis, habillé, et revenu à la raison, lui qui avait eu la légion de démons, et ils furent saisis de crainte. Ceux qui avaient vu tout cela leur racontèrent l'histoire du possédé et ce qui était arrivé aux porcs. Alors ils se mirent à supplier Jésus de quitter leur territoire. Comme Jésus remontait dans la barque, le possédé le suppliait de pouvoir être avec lui. Il n'y consentit pas, mais il lui dit : "Rentre à la maison, auprès des tiens, annonce-leur tout ce que le Seigneur a fait pour toi dans sa miséricorde". Alors l'homme s'en alla, il se mit à proclamer dans la région de la Décapole ce que Jésus avait fait pour lui, et tout le monde était dans l'admiration.

sa liberté. Il a commencé de parler, qu'il mette sa parole à dire à ses proches, en son pays, "tout ce que le Seigneur a fait pour lui".

Nous sommes sans doute gênés par le fait que les récits évangéliques donnent tant de place aux exorcismes. Autant la guérison nous est sympathique, autant l'exorcisme nous dérange. Mais si nous faisons la part des représentations du temps, il nous reste une image suggestive du ministère de Jésus, qui consiste à rendre les personnes à elles-mêmes, à leur permettre d'être les sujets de leur existence, à réintégrer leur communauté, le peuple saint de Dieu.

Bien plus, ce que nous lisons des individus ne peut-il se lire aussi au plan collectif ? Quand on est amené à aborder une communauté / une école / une classe / qui n'a plus sa cohérence, qui est tiraillée en tous sens, qui ne sait plus dire qui elle est, ce qu'elle veut faire ensemble. Va-t-on la guérir par des contraintes extérieures ? Va-t-on en avoir peur et continuer à la laisser se déchirer, à ne s'exprimer que par des cris, des altercations, des paroles violentes ? Saura-t-on reconnaître les facteurs de vie sociale qui influent anormalement sur elle et renvoyer ces facteurs à eux-mêmes ? L'école ne doit-elle pas devenir un champ libre de ces interférences qui aliènent des sujets, qui défigurent un vivre-ensemble ? Les gens de la ville du récit évangélique s'en tirent par la mise à l'écart ; Jésus s'y prend autrement : il parle à la personne.

Si les Évangiles nous ont gardé ce récit à forte coloration populaire, ne serait-ce pas parce que de manière imagée, il aborde ces terrains difficiles où l'on est tenté soit de ne pas venir, soit de ne pas rester, sans identifier ni affronter les véritables causes. Il met en scène l'osmose entre le comportement d'un collectif (une ville) et la vie des individus malades. Le profit d'un grand nombre se réalise au détriment des plus exposés ; il se peut que l'on n'ait pas intérêt à leur "normalité". Il nous dit surtout l'importance de la parole pour des relations saines. Depuis les origines de l'humanité, les récits bibliques mettent en valeur la parole comme chemin d'humanisation. Si Caïn tue Abel, c'est sans parole. Si les gens de Babel arrêtent la construction de la tour, c'est qu'ils sont devenus incapables de se comprendre, et cela parce que "la tête" a voulu imposer une langue unique, des mots uniques, la pensée unique, ce qui interdit toute émergence des sujets. En tout lieu social (pas seulement l'école), ne nous faut-il pas aujourd'hui redevenir des "maîtres de la parole", apprendre à parler, à se parler, peut-être d'abord entre nous pour prendre de la distance face à nos peurs, à parler et à faire parler ceux qu'il nous faut libérer de leurs démons en substituant la parole à la violence ou à la contrainte ? L'Évangile ne saurait aller plus loin, il suggère, reste à trouver les moyens de cette pédagogie.

Paul Bony
Marseille

1/ Traduction Bible de la liturgie. *Inspiration du commentaire : Elian Cuvillier,* L'Évangile de Marc*, Labor et Fides/ Bayard, 2002.*

Nous irons tous au paradis

Le jugement dernier en question

Mettre le jugement dernier en question, voilà qui intrigue, surtout pour un croyant qui récite son Credo régulièrement en paroisse. Et l'intrigue est double dans le cas de cet ouvrage, car la mise en question s'opère sous la forme d'une joute entre un théologien, Daniel Marguerat, et une psychanalyste, Marie Balmary. L'un et l'autre utilisent les outils de leur domaine, sans concession, ce qui fait tout l'intérêt de l'ouvrage[1].

L'origine de celui-ci est la conclusion d'une conférence que les deux auteurs avaient faite à deux voix. La question posée était : à supposer que Dieu existe et qu'il y ait un jugement dernier après la mort, comment nous le représentons-nous ? Daniel Marguerat avait alors dit : *Dieu se prononcera sur la vérité de chacun : pour son bonheur et pour sa honte.* Le mot *honte* avait fait sursauter Marie Balmary. D'où l'idée de réfléchir, à nouveau à deux voix, sur cette différence de points de vue.

L'ouvrage est construit en une alternance de chapitres rédigés par l'un puis l'autre. Chaque auteur repart de ce qui est dit par l'interlocuteur, pour l'approuver ou le mettre en question, et avance vers de nouvelles questions que l'autre reprend à son tour.

Chacun s'appuie sur l'interprétation des Écritures. Marie Balmary y ajoute un soin particulier dans l'analyse linguistique du texte initial : comme toute psychanalyste, elle est sensible aux mots utilisés et à leur contexte.

Daniel Marguerat ouvre le débat en rappelant avec Luther qu'il n'y a pas à choisir entre un Dieu juge et un Dieu Sauveur. L'amour de Dieu est de type parental : le jugement n'a pas pour but de condamner, mais d'éduquer. Le Nouveau Testament est rempli d'images sur le jugement dernier, entre autres, le torrent qui balaye tout sur son passage. L'ultime moment de vérité se produira à la fin de l'histoire.

Le jugement dernier apporte la récompense ultime à ceux que le mal a écrasés injustement. Il sera une "divine surprise", où la gratuité sera première. Pierre a du mal à rentrer dans cette logique (leçon sur le pardon 77 fois 7 fois) : il reste dans une logique comptable.

Pour Marie Balmary, si les représentations de l'enfer (par exemple celles de nos cathédrales) ne font plus recette, néanmoins nos peurs de la mort restent présentes. Dans les films, seule la mort met fin à la violence. Le mal est intimement lié à la condition humaine. La science-fiction apporte son lot d'images terrifiantes. Au plan écologique, les scénarios catastrophes s'appuient sur l'idée que la Terre est maltraitée et se venge.

Marie Balmary observe que Freud lui-même refoule la peur de la mort.

Les chanteurs contemporains, Polnareff, Brassens (*L'Auvergnat*), reprennent le jugement dernier de Matthieu. Ils voient dans le personnage de l'Auvergnat quelqu'un qui donne du feu à deux personnes, à moi qui avais froid et à ce roi mystérieux de l'Évangile. L'Auvergnat n'a pas reconnu ce roi. Il a agi envers l'autre comme envers lui-même : toi et moi (p. 62). Les gens "bien intentionnés" restent à une logique rétributive, qui n'est pas celle du don. Marie Balmary met en valeur ces logiques avec la parabole du serviteur débiteur envers son maître et impitoyable vis-à-vis de son propre débiteur : lui aussi est incapable de rentrer dans la logique du don.

Marie Balmary insiste sur le passage d'une logique à l'autre, qu'elle décrit comme le passage d'une rive à l'autre :

- la rive du : tu existes, toi, le maître et je n'existe qu'en t'obéissant ou en devenant, comme toi, un brillant ego (ton moi existe et mon moi existe, mais "Je" n'existe pas ni "Tu"),

- et l'autre rive : Je suis et Tu es, je suis avec toi, ce qui t'arrive me touche et me rejoint.

Le feu est une bonne chose : il brûle l'inutile et le solide restera. Le feu détruira ce qui n'est pas nous : il n'y a pas de honte à avoir.

Pour Daniel Marguerat, le monde a soif de justice, soif qui s'exprime jusque dans les polars : ils font éclater la vérité. Mais qui doit exercer cette justice ? "Ne vous posez pas en juges et vous ne serez pas jugés". Nous n'avons pas accès à la vérité de chacun.

Le jugement dernier réserve à Dieu la possibilité d'accéder au mystère d'autrui. […] Il y a en chacun d'entre nous une part imprenable dont nul ne peut disposer, un "Je suis" auquel personne ne peut accéder sauf Dieu (p. 83).

Le “Je” de Dieu fait de moi un “Tu” responsable. Dieu me révélera à moi-même. Si on suit la parabole de l’ivraie, ce jugement se fera à la fin des temps. Nous serons jugés sur notre solidarité humaine.

Marie Balmary revient en psychanalyste sur la responsabilité de l’homme. Elle s’interroge : Dieu est-il assimilable à l’idéal du moi ? Elle relit, d’un point de vue psychanalytique, la chute d’Adam et Eve, qu’elle intitule “le jugement premier”.

Dans la chute d’Adam et Eve, on trouve l’interdit, la transgression, la sanction. Dieu ne commence pas par accuser l’homme, mais interroge l’homme, qui alors, accuse le serpent. Le serpent permet à l’homme de sortir de sa honte. Le juge divin ne sort pas irresponsable de cette histoire : il a créé le serpent.

Pour Marie Balmary, la chute d’Adam et Eve ne peut se résumer à un châtiment envoyé par un dieu courroucé. C’est la conséquence de la mauvaise image de Dieu que le serpent a donnée et qu’Adam et Eve ont crue.

Dans la parabole de l’ivraie, Marie Balmary voit les humains trompés par le Malin, comme au jugement premier. Le mal sera détruit plus tard, par le feu.

Marie Balmary insiste sur l’importance de relire les textes bibliques de manière profonde : il faut avoir des racines en nous-mêmes (parabole du semeur), quitte à ne pas respecter ce que les habitudes ont fait dire sur les textes. Par exemple, en revenant au texte original, concernant la parabole des talents, le maître ne revient pas pour *faire ses comptes* avec ses serviteurs, mais pour voir comment ils ont *fait fructifier ses biens*. Du coup, la faute du troisième serviteur, c’est de ne pas avoir compris que le maître lui faisait un don. Il est resté “serviteur” et non pas “héritier”.

Daniel Marguerat continue dans la même veine. Dans la parabole des talents, le troisième serviteur a été jugé en conformité avec l’idée de Dieu qu’il s’était forgée. Dieu ne nous met pas en position de dépendance mais en position de sujet, où notre désir peut s’exprimer.

La fin de l’ouvrage vient conforter cette mise en valeur d’une logique divine qui n’a rien à voir avec la logique comptable de la rétribution. Marie Balmary y introduit une interprétation numérologique : la chute d’Adam et Eve s’est produite le huitième jour. Daniel Marguerat réinsiste : le jugement dernier révèle, dévoile, met au jour quelque chose qui existait, dans une logique de don.

Les deux auteurs reprennent la parabole de Lazare et de l’homme riche, que Daniel Marguerat intitule “Le flambeur et le clochard”. L’un et l’autre s’accordent à dire que l’homme riche n’a rien compris sur Dieu.

En conclusion de cette présentation partielle, je me permets de citer les propos de Marie Balmary sur l’importance de la recherche (p. 244 et 245) :

La plupart d’entre nous se trouvent, avec les Évangiles, devant un choix entre trois réponses :

- La première est une soumission à des magistères qui enseignent, si je caricature un peu, que Jésus est Dieu, Fils unique de Dieu… et pas nous. En tant que chercheur en anthropologie, je n’ai rien à dire d’une telle religion, sinon qu’elle peut souvent relever d’une obéissance au Gendarme et au fils du Gendarme. En tout cas, elle n’attend rien de la recherche.

- La deuxième réponse est un rejet précautionneux. Puisque nous trouvons dans ces Écritures des paroles effrayantes, du type “moi ou la mort”, il serait dangereux, voire dérisoire, de nous y intéresser davantage. Les Évangiles contiendraient des paroles qui peuvent conduire à l’idolâtrie du Christ et à la tyrannie des institutions qui prétendent le représenter. Ces textes, mortifères, seraient donc à rejeter sous les formes variées du rejet : opposition, oubli, indifférence, dérision…

- La troisième réponse, c’est celle du “désirer quand même” : puisqu’il y a tant de pages lumineuses dans les Écritures qui nous éclairent et nous enchantent, les passages qui demeurent obscurs pourraient ne pas disqualifier l’ensemble, mais être reçus comme ce que nous ne savons pas encore interpréter. Dans ce cas, il nous faudrait continuer à chercher, sans figer le sens dans un corset théologique ni le dissoudre dans une fusion émotionnelle. Un humour chaleureux paraît indispensable à ce type de recherche. […]

Nous pouvons adopter l’attitude de Marie : ce que nous ne comprenons pas, nous le gardons dans nos cœurs pour des jours et des générations à venir.

Bien d’autres aspects auraient pu être mis en valeur à propos de ces 276 pages. Saluons la lisibilité de l’ensemble, qui en fait un ouvrage relativement facile à étudier. Un exemple dont on aimerait qu’il inspire d’autres dialogues entre théologiens et spécialistes de sciences humaines.

Jeanne Bolon
Paris

1/ Marie Balmary, Daniel Marguerat, Albin Michel, 2012, 180 p., 18 €.

Préférer le doute au néant

La revue *Esprit* de mars-avril 2014 nous propose de porter un regard actualisé et stimulant sur "Notre nihilisme". La richesse de ce numéro, où sont convoquées de nombreuses voix pertinentes coordonnées par Michaël Fœssel et Olivier Mongin, vaut de l'évoquer, même avec retard.

L'avertissement préalable : *"Certes les opinions démocratiques de la revue ne vont pas dans le sens d'une adhésion au nihilisme contemporain"*, ne va pas empêcher les contributeurs de scruter ce phénomène sous toutes ses faces et dans toutes ses manifestations, car il s'agit de savoir de quel nihilisme il est question, et surtout comment lui faire face.

Trois parties structurent cette étude :

- **un examen historique** (européen) **des nihilismes,**
- **les religions et le nihilisme,**
- **l'obsession des valeurs.**

Nietzsche nous avait annoncé dès 1888 "l'avènement du nihilisme" pour les deux siècles à venir. Il sera souvent cité par les contributeurs pour tenter de comprendre *"cette immense fatigue qui se serait emparée de l'Europe comme des Européens"* (Fœssel).

Le philosophe Jean-Luc Nancy nous conduit dans un regard historique qui nous fait remonter au vacillement de Rome dont il nous dit que *"c'est là que le nihilisme, peut-être, a sa racine". "Tout se passe comme si Rome n'avait plus l'énergie de tenir".* Ne pourrions-nous pas dire cela de l'Europe aujourd'hui ? Nancy s'attarde aussi sur la démocratie qui, plus qu'un nouveau régime de gouvernement, représente également une grande mutation anthropologique : *"la fin des différences constituantes et hiérarchiques entre maîtres et esclaves, hommes et femmes". "C'est toujours la question de l'égalité qui pose problème".* Fustiger l'égalitarisme ambiant n'aide pas à résoudre le problème !

Paul Valadier fait encore parler Nietzsche, dont il est grand spécialiste. Il se concentre sur les valeurs de référence *"dont nul ne peut se passer"* : la liberté et la justice. Mais ces valeurs partagées sont vite clivantes, car à la question *"quel type de liberté et de justice voulons-nous ?"*, Paul Valadier précise *"chacun peut vouloir s'affaisser dans le conformisme et se confondre dans la morale du troupeau, mais chacun peut aussi se vouloir noble, distingué, différent, original..."*. Pour les premiers, *"la volonté manque"* dit-il avec Nietzsche qui voit aussi dans le nihilisme *"l'acceptation de ne pas vouloir"*. Valadier structure avec des mots rudes les deux groupes ainsi conçus, les faibles et les nobles. Du côté des faibles, le *"grégarisme"*, la *"faiblesse égalitariste"*, le *"nivellement et l'indifférenciation", "l'asservissement à l'opinion"*... mais aussi quelques capacités *"utilisant la ruse propre aux faibles"* car, dit-il, *"l'égalitarisme démocratique alimente des oppositions irréductibles entre les faibles qui se croient les justes ou les meilleurs puisqu'ils ne se distinguent pas, et tous les autres jugés et condamnés comme des ennemis à dévaloriser". "La tactique des faibles consiste précisément à détruire du dedans les valeurs sur lesquelles repose la distance, pour en montrer la soi-disant bassesse (homophobie, racisme, sexisme...)".* La parenthèse demanderait quelque explicitation, d'autant qu'elle est répétée deux fois de la même façon !

À mes yeux l'article de Valadier fait tache dans ce numéro d'*Esprit* et n'offre que des alternatives ambigües et dangereuses au nihilisme : la barbarie distinguée des élites.

Est-ce pour cela que, plus loin, Jean-Louis Schlegel, en introduisant le chapitre "Religions et nihilisme", nous met en garde : *"la dénonciation en général des manifestations du nihilisme est aussi une faiblesse ; elle se transforme vite en moralisme, en déploration sur le malheur des valeurs disparues et donc en épouvantail impuissant, voire en négation de la vie"* ?

Schlegel examine le concept d'une *"spiritualité laïque"* en faisant exclusivement référence à ceux qui affirment cette spiritualité hors croyance et religion. Bien sûr il convoque pour cela Ferdinand Buisson, tenant d'une religion républicaine, et Vincent Peillon, à ses yeux en filiation plus qu'en historien. Il attribue aux deux, Buisson et Peillon, la *"défense sans ambiguïté d'une religion républicaine quasi officielle pour la France".* En note cependant, il a l'honnêteté de préciser que "*dans* Refondons l'école *(Réforme de Peillon ministre de l'EN), de telles formulations ont totalement disparu"*. Les CdEP proposent un point de vue complémentaire sur cette "spiritualité laïque" en affirmant que la laïcité est parfaitement compatible avec leur spiritualité et leur foi chré-

tienne. Nous devrions le dire plus fortement pour ouvrir les esprits !

Je terminerai cet aperçu par une bonne surprise qui nous vient de Patrick Royannais, une réflexion sur ce que *"pourrait être le nihilisme chrétien"*. Un peu à l'image de la société, ce nihilisme serait celui de la visibilité, de la communication, de la motivation affichée, de l'efficacité recherchée... *"On ne veut pas de réflexions subtiles, mais la foi du charbonnier. Il y a du populisme à réclamer des choses simples..."*. Royonnais parle de *"la violence d'un catholicisme d'identité"*, d'une *"pastorale de croisés des temps modernes"*, d'un "*dogmatisme idéologique qui liquide la foi et l'Évangile alors qu'il prétend les défendre"*. Et sur les valeurs, il précise que *"la défense des valeurs chrétiennes mène l'Évangile à sa perte"*. Ces quelques réflexions directes et revigorantes de Patrick Royannais, prêtre du diocèse de Lyon, donnent envie d'aller voir de plus près ses idées, ses actions et son blog (www.royannais.blogspot.fr).

Ce numéro 403 de la revue *Esprit* propose bien d'autres éclairages sur le nihilisme ambiant. Vous aurez compris que ce numéro aide à penser les notions de sens (un monde saturé de sens ?), de valeurs (obsession des valeurs...), et surtout à préférer le doute au néant, car comme le dit René Char (cité par *Esprit* en clôture du sujet) : *"Comment vivre sans inconnu devant soi ?"*.

Antoine Martin
Vaucluse

P.S. En fin de sujet aussi, p. 184, vous trouverez une présentation détaillée des auteurs ayant participé à ce remarquable travail, ce que je n'ai pas fait pour ceux que j'ai cités, faute de place.

Feu la chrétienté[1]

Peu de pages mais grand texte à lire que celui publié à nouveau.

Il s'agit du texte d'une conférence qu'Emmanuel Mounier avait donnée aux Semaines Sociales de France en 1949 sous le titre *Foi chrétienne et civilisation*. Ce texte constituait le dernier chapitre d'un ouvrage qu'Emmanuel Mounier avait publié en 1950 sous le titre *Feu la chrétienté*.

N'étant pas philosophe de formation, j'abordais ce texte avec crainte, redoutant d'avoir à faire un effort à chaque page. C'est au contraire l'actualité du texte qui a retenu mon attention, sa vision à la fois humaine et spirituelle de la présence au monde des chrétiens.

La formule citée dans la présentation de l'ouvrage résume le propos :

Nous n'avons pas à apporter le spirituel au temporel, il y est déjà. Notre rôle est de l'y faire vivre, proprement de l'y communier. Le temporel tout entier est le sacrement du Royaume de Dieu.

S'appuyant sur une vision historique depuis les débuts de l'Église, Emmanuel Mounier montre combien les tentatives d'instaurer un ordre social chrétien ont toutes débouché sur des impasses. Cela n'invalide pas la recherche intellectuelle, au contraire, mais cette recherche serait vaine sans l'esprit.

Au total, un très beau texte où l'on retrouve rassemblées les principales intuitions qui ont poussé l'Église à réunir le Concile Vatican II.

Jeanne Bolon

1/ Emmanuel Mounier, Feu la chrétienté, *Texte présenté par Guy Coq, Les carnets, DDB, 2013, 107 p., 12 €*

La prudence, vertu évangélique ou oubli de l'Évangile ?

"Voici que moi, je vous envoie comme des brebis au milieu des loups ; soyez donc prudents comme les serpents et candides comme les colombes". (Mt 10, 16)

Le 10 mars 2014, le Conseil Famille et Société de la CEF (Conférence des évêques de France) annule l'invitation de la philosophe Fabienne Brugère à intervenir dans une de ses sessions de formation. Elle était l'objet d'une campagne de l'extrême-droite l'accusant d'être une adepte de la "théorie du genre".

Le 14 mars 2014, le diocèse de Reims lance une "réflexion en secteurs vers l'avenir" sur les priorités pastorales et les rôles respectifs des clercs et laïcs dans leur prise en compte. Mais il n'envisage pas un synode diocésain.

Le verset de Matthieu placé en exergue de ce texte est à la charnière du chapitre 10, il suit l'envoi en mission de ses apôtres par Jésus et précède les mises en garde qui doivent les préparer, mais aussi la promesse de l'assistance de l'Esprit dans leurs épreuves. Comme c'est le plus souvent le cas pour les attitudes vraies, Jésus leur propose une ligne de conduite qui est un paradoxe, une tension constante, une ligne de crête à parcourir : allier la prudence des serpents à la candeur des colombes !

Ce mois de mars 2014 a vu se produire deux affaires apparemment sans grand rapport, mais qu'il me paraît intéressant de rapprocher. D'un côté au plan de l'Église de France, l'ostracisme jeté sur une philosophe qui a commis l'imprudence de s'intéresser aux théories de Judith Butler sur le "genre", mais devait intervenir dans le cadre de sa spécialité propre, le "*care*" (le soin donné à l'autre). De l'autre au niveau de Reims, une démarche bienvenue d'invitation à une réflexion sur l'avenir de l'Église diocésaine, mais qui reste étrangement émiettée dans les secteurs pastoraux et n'envisage pas de déboucher sur un synode diocésain.

Et un point commun : la "prudence". "Cette décision nous a été dictée par la sagesse," explique Mgr Brunin, évêque responsable du Conseil, à propos du retrait de l'invitation à Fabienne Brugère. "Les conditions du dialogue ne sont pas réunies…"

Et du côté rémois, "Je pense qu'un synode n'est utile que quand les personnes y sont prêtes, et cela n'est pas pour moi évident" répond un responsable diocésain contacté à ce sujet.

Autrement dit, dans l'Église, le dialogue, c'est de la dynamite !

C'est là qu'il nous faut revenir au paradoxe de l'Évangile : "prudents comme les serpents", mais aussi "candides comme les colombes". Au fil des siècles dans nos contrées, de nombreux saints ont su allier les deux qualités, souvent en faisant passer d'abord la candeur, qui est un autre nom de la confiance en l'Esprit Saint, et quelquefois dans l'oubli de toute prudence. C'est d'ailleurs ce qui leur a valu d'être proposés en exemples au peuple chrétien.

De son côté par contre, l'institution Église a le plus souvent fait preuve de prudence, en privilégiant la transmission de la doctrine officielle et en limitant la discussion autant que faire se pouvait. L'Évangile nous proposerait-il donc une répartition des rôles ? Aux saints la candeur, à l'institution la prudence ? C'est évidemment intenable, puisque l'institution n'a d'autre légitimité que de rassembler le peuple chrétien dans la louange pour lui permettre de témoigner devant les hommes de la candeur de Dieu qui donne sans compter et pardonne sans mesure. Comment pourrait-elle le faire autrement qu'en vivant cette candeur dans une absolue confiance en l'Esprit Saint ?

Là se trouve l'ornière dont notre Église de France doit sortir. La tentation, en ces temps d'effondrement de la pratique religieuse et de vocations sacerdotales au compte-gouttes, est de nous replier sur ce qui paraît le plus sûr. Les générations qui ont vécu Vatican II disparaissent peu à peu, ou n'ont plus la force d'être encore moteurs dans l'Église. Alors on se tourne vers ceux qui, depuis quelques décennies, ont prospéré, souvent dans l'ignorance des orientations du Concile, et se considèrent comme l'espoir de l'Église, en particulier ces "communautés nouvelles" et ces jeunes prêtres qui remettent au goût du jour les vieilles dévotions repeintes à neuf. On fait de l'Église un cocon sécurisant où l'on retrouve la "religion de toujours" (c'est-à-dire du XIX^{e} siècle !), quitte à en sortir à l'occasion pour "dire son fait" à une société perçue comme hostile ou cathophobe, sous couleur d'annonce de l'Évangile – les Manifs pour tous et autres mouvements d'opposition aux évolutions d'une société qui ne puise plus ses références dans la doctrine de l'Église en ont été une illustration. Mais tout cela a-t-il encore quelque chose à voir avec l'Évangile ?

L'Esprit Saint – au moins nous le croyons – nous a donné il y a un an un pape qui nous propose de revenir puiser dans l'Évangile la candeur des colombes, de nous détourner des querelles de rites et des arguties juridiques, de cesser de croire nous protéger ou protéger notre institution pour aller aux marges, inviter au festin les boi-

teux et les estropiés de la vie, les publicains et les prostituées. Mais nous continuons à jouer la “prudence” (pas celle de l’Évangile, hélas !), à faire machine arrière devant la première manifestation de désaccord, et à tenir le dialogue entre les croyants pour une entreprise dangereuse.

Quels hommes de peu de foi nous sommes ! Quel manque de confiance en l’Esprit que Jésus nous a promis sommes-nous capables de manifester ! Et comment pouvons-nous espérer annoncer à nos contemporains le message de l’Évangile, si la seule sagesse que nous osons pratiquer est la sagesse humaine ! Il n’y a pas d’autre prudence légitime pour des chrétiens que celle de la conversion intérieure, de l’écoute mutuelle et de l’accueil de l’autre, en commençant par celui qui nous est le plus lointain. Mais surtout pas en renonçant au dialogue fraternel.

À Reims comme plus généralement dans l’Église de France, quand ferons-nous enfin confiance à l’Esprit et au pape qu’il nous a donné ?

Gérard Fischer
Reims, Avril 2014

Dépasser la peur

Propos recueillis lors d’une rencontre intitulée : “Croyants chrétiens et musulmans dans l’école publique : questions et enjeux pour la société”, le 5 avril 2014, à Marseille.

Ce thème avait attiré une trentaine de participants de tous âges, de confession chrétienne et musulmane, autour de Marc Padovani, professeur de collège et diacre.

Cette rencontre était organisée par une coordination des équipes CdEP de Marseille.

La mondialisation s’accompagne d’une grande quête d’identité, presque d’identitarisme, de radicalisation. Les chrétiens, les musulmans et bien d’autres sont concernés. Pour tous, cette quête interfère avec la question d’être dans la majorité, d’être dans la minorité, d’où des difficultés pour les personnes et des tensions entre les groupes.

Les chrétiens ont dans notre société sécularisée à apprendre à vivre en mode mineur, les musulmans vivent en France une période de transition, et de construction de leur communauté en contexte minoritaire aussi. L’islam n’a pas été pris en compte dans les lois de séparation de 1905. Dans les années 1970, les chrétiens aidaient les migrants, maintenant les musulmans parlent de leurs droits. La visibilité de l’islam modifie le paysage français.

Des chrétiens, des musulmans ont peur. La peur de chacun est à travailler, à analyser : qu’est-ce qui me fait peur ? Mais aussi : qu’est ce qui dans l’attitude du groupe auquel j’appartiens est susceptible de faire peur aux autres ?

L’islam est divers dès l’origine : paramètres géographiques, modes d’appartenance, spiritualité. En France on risque d’être victime d’une définition ethnique de l’islam. Le contexte international, rendu présent par les média, est très pesant. Islam et islamisme (si “isme” veut signifie radicalisation), ce n’est pas la même chose. Ne parlons pas des narcotrafiquants maliens qui se réclament de l’islam ! Dans les cités, les salafistes “les anciens” sont présents et se nourrissent de la pauvreté et des exclusions. Les imams se débattent pour contrer leur influence. La situation n’est pas figée, beaucoup de personnes, des jeunes en particulier, peuvent passer d’un groupe à l’autre, bouger.

Se posent aux chrétiens, comme aux musulmans, des questions de transmission : c’est quoi la vraie religion ? C’est quoi la foi ? On laisse le champ libre aux sites extrémistes ! Pour les imams musulmans se pose le problème de leur inculturation. Pour les chrétiens dans l’enseignement public, des groupes, très actifs il y a deux générations, ont presque disparu pour cause de sécularisation et de recul du militantisme. Se pose par exemple le problème des aumôneries, pourtant importantes si on veut soutenir les chrétiens qui choisissent le vivre ensemble dans l’école publique. À inventer : comment être chrétien dans une société sécularisée ?

Des parcours de découverte de la foi comme des groupes Alpha sont importants pour les chrétiens, mais quelle suite leur donner ? Les jeunes musulmans ont besoin d’un vrai rapport d’altérité avec l’autre, altérité plus facile pour eux avec les croyants.

À l’école on a peur d’enseigner le fait religieux. Pourtant connaître sa religion, connaître celle de l’autre, c’est cela qui permet de dépasser la peur. D’où l’importance de l’étude du fait religieux à l’école. On ne peut l’enseigner qu’avec une vraie formation. Les évolutions sont très lentes, malgré les textes officiels et les réalités contrastées.

Parler des signes religieux ? C’est évoquer des crispations et l’histoire de l’intégration à la française qui annihile les particularismes culturels. Mais les musulmans doivent savoir que la laïcité a été gagnée dans une lutte contre la tutelle cléricale.

Chaque fois qu’une question importante est abordée ne faudrait-il pas nous demander quel est le bien le plus universel ?

Colette Hamza
Déléguée diocésaine du Service des Relations avec l’Islam.

Épître de Saint Paul aux Romains

(ch. 1 à 8)

Une démarche d'appropriation

Cette épître de Saint Paul a été le point de départ de la réflexion que nous avons menée, en petits groupes, à l'abbaye Notre-Dame de Sénanque*, guidés par Paul Bony, professeur d'exégèse biblique à l'ISTR (l'Institut des Sciences et Théologie des Religions), à Marseille. Au rythme de deux interventions quotidiennes, il nous a fait entrer progressivement dans le texte de Saint Paul, en s'efforçant d'en souligner les prolongements actuels, de le mettre en interaction avec la réalité de notre monde scolaire.

Dans l'adresse de la lettre, Paul nous rappelle que nous sommes chrétiens par rapport à un appel. Notre mission, c'est l'Évangile de Dieu. Paul résume l'Évangile à la personne du Christ. La foi chrétienne, c'est quelqu'un – comme expression du don définitif de Dieu – avec son histoire pascale.

Le premier exposé nous éclaire sur **la Justice de Dieu. Dans l'Évangile, "la Justice de Dieu s'est révélée par la foi, pour la foi"** (Rm 1, 17).

La Justice de Dieu est *cet attribut dynamique* qui le manifeste juste, non pas d'abord dans son jugement, mais d'abord *dans sa fidélité à ses promesses*. Appelons-la justice de salut.

Naturellement, cette "Justice de Dieu" vise à rétablir la justice sociale et la justice morale, mais surtout elle met l'homme en communion avec elle-même, dans une gratuité et une générosité absolues : justice d'accueil, de pardon, de réconciliation. C'est cette opération de la Justice de Dieu, qui s'inscrit en nous comme vie d'amour, de don, de "justice" bien au-delà de ce que nous pourrions faire par nous-mêmes, que Paul appelle *la justification*.

Dans l'Évangile, la Justice de Dieu se révèle par la Foi sans "les œuvres de la Loi". Paul veut dire sans les œuvres particulières du monde juif. La loi n'est pas le terme définitif du dessein de Dieu parce qu'il aurait rendu inaccessible aux gens des nations la Bénédiction divine promise à toute l'humanité. La première fois où Dieu déclare un homme juste, ce n'est pas en vertu de ses œuvres, mais sur la base de la foi en sa Parole : *"Abraham crut en Dieu et cela lui fut compté comme justice"* (Gn 15, 6). Sa foi n'est pas une œuvre, un travail qui aurait mérité salaire, elle est une démarche humaine d'accueil, qui seule peut correspondre à une justification gratuite.

Je suis juste quand je reçois le Christ comme don de Dieu. Je suis justifié **par la foi au Christ** : quand je crois au Christ, c'est-à-dire en prenant appui sur lui et lui seul ; je suis justifié **par la foi du Christ**, au sens de *sa fidélité* : nous sommes justifiés par la foi/fidélité de Jésus, par l'entière remise de soi au dessein de Dieu, et sa fidélité devient la nôtre.

La foi paulinienne ne se réclame pas des œuvres humaines, mais elle met l'homme **à l'œuvre** : s'ouvrir au Christ par la foi, c'est s'ouvrir à son Esprit qui rend le croyant capable de conformer toute son existence à l'**agapè** du Christ.

La problématique de Paul nous renvoie à des réalités actuelles.

Elle nous renvoie à nos infidélités, nos manques d'amour, d'ouverture et de présence dans des lieux d'humanité parfois hors des frontières ecclésiales, sans pour autant perdre confiance en Dieu qui offre le Christ pour qu'il soit encore et maintenant notre vie.

La question radicale est de savoir quelle place peut bien tenir une foi religieuse dans la conduite d'une vie humaine, dans une société fortement sécularisée où l'on vit bien sans Dieu. Il y a toute **une théologie de la Foi à refaire** : ce ne sont pas des vérités à croire, c'est Dieu qui se révèle en personne.

Il n'est pas possible de vivre sans une certaine foi : en l'autre, en l'avenir... **Notre Foi en Dieu implique, contient une Foi en l'homme**. C'est la Foi de l'homme qui bâtit sa maison sur la parole de Jésus-Christ : parabole de la maison bâtie sur le sable et de la maison bâtie sur le roc (Mt 7).

Le deuxième exposé de notre conférencier abordait **la Justice de Dieu "sans la Loi", attestée par la Loi et les prophètes.**

Paul vient à la foi chrétienne à partir d'un milieu religieux, culturel où la Loi est hautement valorisée. Ce n'est pas cette bonne éducation morale et cette vive conscience religieuse qui lui font estimer l'Évangile, c'est la place donnée à la personne du Christ qui vient ébranler, déraciner la Loi de sa position centrale.

Comment Paul a-t-il saisi, interprété et géré le conflit entre cette estime juive de la Torah et la foi au Christ Jésus qui propose un salut "sans la Loi" pour "les gens des Nations", "les pécheurs" ?

La Torah, ce n'est pas seulement le Décalogue, mais aussi tous les préceptes particuliers qui structurent la vie juive : en premier lieu la circoncision, puis les préceptes rituels (fêtes et sabbats), les lois de "pureté" qui, en singularisant le peuple élu, le mettent à l'abri de la contamination des païens. Si Dieu - le dieu d'Israël qui est aussi le dieu de toute l'humanité - veut la sainteté et le salut de tous les humains, cela ne peut être en leur imposant ce particularisme.

Alors Paul sera contraint de redimensionner le rôle de la Loi dans "l'économie du salut".

Ce rôle était provisoire. Paul ne retient pas l'aspect positif de la loi qui conduirait au Christ, en faisant l'éducation morale et religieuse de l'humanité juive, mais exprime son rôle d'une autre manière : elle renforce, sans le vouloir, le pouvoir du péché sur l'homme en le provoquant à la "transgression".

La Loi doit se mettre au service de la Foi. **La fin de la Loi, c'est le Christ**. Celui qui aime autrui a de ce fait accompli la Loi : **la charité est la Loi dans sa plénitude**. Habités par l'Esprit, nous inaugurons une vie nouvelle qui échappe au passé, au péché grâce au Christ pascal.

Nous sommes sans la Loi, sous la Loi, sous la Grâce, conduits par l'Esprit.

Pouvons-nous actualiser les propos de Paul ? Qu'en est-il de la Loi aujourd'hui ?

Il est vrai que la seule règle qui ait un caractère d'absolu, c'est la foi agissant par l'amour. Est-ce que dans notre vie professionnelle nous agissons selon notre cœur, est-ce que nous éduquons nos élèves à agir selon leur cœur ? Considérons-nous souvent "l'autre" comme important en lui-même, et même comme plus important que nous ? Instaurer la loi à l'École, la recherche d'une éthique commune à vivre ensemble, permettre l'émergence de citoyens libres et responsables dans une société où les consensus ne sont plus évidents, ne peut se faire sans référence à un fondement et à des convictions... La loi à l'École, notamment dans la gestion des conflits, est nécessaire, mais elle doit toujours être adossée à une histoire.

Efforçons-nous de fonder la Loi sur la Foi. Ce que retient Paul de la Loi, c'est ce qui correspond de plus près à notre requête d'humanisme et d'humanisation de l'homme. *Je suis émerveillée devant l'humanité de certains,* soulignait Michèle.

La pensée paulinienne nous aide à acquérir une droiture de vie, à nous décentrer de nous-mêmes et à opérer ces déplacements.

Dans son troisième exposé, Paul Bony nous fait comprendre que **la justification par la Foi entraîne la justice pour tous ; elle seule permet de fonder une humanité vraiment fraternelle**.

L'humanité tout entière est **sous la colère de Dieu**. Il s'agit pour lui de faire sauter toute exception d'un groupe qui prétendrait échapper au jugement divin en raison de son élection, de sa connaissance religieuse, de sa possession de la Loi (il pense tout naturellement au monde juif).

Dieu est impartial ; il ne commet pas de délit de faciès. Il voit l'acte, pas la connaissance. Quiconque fait le mal, juif ou non juif, en subirait les conséquences, le juif d'abord. Quiconque fait le bien, même s'il n'est pas en possession de la Loi, mais en suivant sa conscience fait "l'œuvre de la Loi" : il serait justifié.

En effet, **Dieu voit le cœur**. La seule circoncision est celle du cœur. À quoi donc sert-il d'être juif ? C'est un grand honneur d'être le récepteur et le porteur de la révélation divine, mais cela ne dispense pas le juif d'y conformer sa vie. Tous sont sous la domination du péché, s'ils ne veulent s'en tenir qu'à la possession de la Loi.

Seule la grâce du Christ peut justifier l'homme, peut l'ajuster au dessein de Dieu sur lui. "*S'il est vrai qu'il y a un seul Dieu* : *c'est lui qui justifiera les circoncis en vertu de la foi, et les incirconcis au moyen de la foi" (3, 30).*

Dieu passe par l'Incarnation, il passe par le singulier pour s'adresser à tous. Notre justice, ce n'est pas nous, c'est l'Esprit du Christ en nous.

Quels sont les accents majeurs du Nouveau Testament à ce sujet ?

Les pauvres sont les destinataires de la Bonne Nouvelle. Le comportement de Jésus en Israël donne priorité aux pauvres, aux enfants, aux pécheurs. Ce qui les qualifie, c'est leur manque. Avec Jésus, ceux de la marge passent au centre. Il faut passer d'une priorité de vocation à une universalité de destination : reconnaissons-nous comme bénéficiaires d'un don qui nous dépasse, qui ne s'arrête pas à nous, qui passe par nous pour en atteindre d'autres.

Aujourd'hui, comment mettre en œuvre une justice pour tous ?

Changeons notre regard sur l'autre. Luttons avec d'autres contre les discriminations économiques, sociales, culturelles, ethniques, religieuses pour faire naître davantage de fraternité dans le monde.

Avec l'Évangile de Paul, c'est la conception de l'homme qui est en question. Chacun est unique. Croire en l'unicité de chacun, c'est œuvrer pour une École pour tous, où chacun a sa place, a du prix, où la priorité est accordée au plus faible. C'est lutter contre un système scolaire qui broie certains élèves. C'est travailler en équipe pour affronter, dépasser les difficultés de gestion dans des classes très hétérogènes. C'est…

Dans un monde où la Loi est devenue relative, y a-t-il des repères d'humanité sur quoi nous fonder ? Existe-t-il des sages qui pourraient nous servir de référence ?

La dernière intervention de Paul Bony concerne **le principe-espérance de Saint Paul.**

"Nous sommes sauvés sous la modalité de l'espérance" (Rm 8, 24)

Comment Paul organise-t-il sa réflexion pour entraîner ses lecteurs dans le dynamisme de l'espérance après qu'il leur a fait sentir si fort le drame de leur faiblesse, voire de leur aliénation ?

Il annonce brièvement (*propositio)* ce qu'il va développer : Dieu a réalisé la libération du Péché et de la Mort dans le Christ en nous faisant passer sous la loi de l'Esprit. Il récapitule l'histoire du salut dans un *récit* : l'envoi du Fils dans la condition humaine avec toutes les séquelles du péché puis la vie nouvelle inaugurée par l'Esprit.

Paul met en évidence *(probatio)* la logique et le dynamisme de la vie dans l'Esprit, à l'opposé de la situation de l'homme encore engoncé dans la faiblesse de la "chair". Le péché conduit à la mort et la justice conduit à la vie. La conduite humaine dans la justice suscitée par l'Esprit est déjà "vie", communion à la vie de Dieu, et ne pourra que trouver son accomplissement ultime dans la participation à la résurrection du Christ. Grâce à l'Esprit qui les conduit, les hommes font l'expérience d'être enfants de Dieu. L'Esprit leur fait "crier" dans la prière Abba, la prière filiale de Jésus lui-même.

Mais cette vue délibérément optimiste pourrait se heurter à **l'expérience des épreuves**.

Dans une "*réfutation"*, Paul démontre que le chemin des épreuves est bel et bien le chemin de la gloire.

La péroraison résonne comme la profession de foi que tout obstacle est à jamais levé de tout ce qui pourrait nous séparer de l'amour que Dieu nous porte en Jésus Christ. Tout le texte de Paul résonne comme **un hymne à l'amour de Dieu** qui est allé jusqu'à "livrer son propre fils" pour que nous puissions participer à sa vie filiale dans l'Esprit et à sa gloire.

Nous sommes les destinataires de l'amour de Dieu, mais la situation présente ne laisse que peu de place à l'espérance.

En ce moment, le désenchantement aboutit à une panne de l'histoire. "*Nous sommes complètement concentrés sur la réponse immédiate à l'immédiat"* déclare François Hartog. Saint Paul sort de ce présentéisme : l'Esprit ouvre une brèche en nous dans un présent qui semble immobilisé. Selon Hannah Arendt, "*la brèche est la métaphore de l'humaine condition, de la capacité de l'homme à commencer quelque chose de nouveau, à réaliser l'inattendu ou l'infiniment probable"*. Tout nous est permis dans le présent sous la mobilité de l'espérance en raison d'un passé, du Fils ressuscité et présent dans l'histoire.

Paul Bony, en nous proposant au fur et à mesure de ses interventions, avec beaucoup de compétence et de pédagogie, une lecture approfondie de l'épître de Saint Paul, nous a révélé combien le message de ce dernier était libérateur, nous invitait à une conversion et ravivait notre espérance chrétienne.

Michèle Lesquoy

À partir des documents distribués par Paul Bony qu'elle remercie infiniment

** Retraite CdEP d'août 2013.*

Il y a des personnes qui sont comme des lumières.
Des clartés : elles font lever les yeux.

Quand on les regarde
c'est comme une invitation à se redresser,
à quitter les positions assises de l'habitude.
À grimper sur la montagne avec elles.
À devenir un autre.
À suivre leurs traces pour devenir soi-même
dans le total épanouissement
des beautés cachées en nous.

Dans la vie,
beaucoup dépend des personnes
que l'on choisit de regarder.

Puisque d'une certaine façon on décide de les suivre.
Puisque d'avance on sait qu'elles vont nous entraîner.
Puisque d'une certaine façon, on se prépare à leur ressembler.

Pas à les imiter ! Jamais !
Mais à inventer soi-même sa vie en se laissant éclairer.

Si on regarde celui qui ne craint pas
de parler avec courage pour dévoiler
les injustices et les méchancetés,
celle qui agit pour que chacun soit respecté…

Si on regarde celui ou celle
qui est toujours prêt(e) à rendre service,

à faire passer l'autre avant lui,
qui donne sans compter,
qui partage et lutte contre la pauvreté…

Si on regarde celui ou celle
qui met le sourire sur les lèvres,
qui n'utilise pas le coup de griffes,
qui place la bonté et la tolérance dans son regard et ses paroles,
qui ne juge pas…

Si on regarde Jésus de Nazareth
et son Évangile qui est une Bonne Nouvelle…
En regardant toujours la lumière,
elle finit par se poser sur le visage, elle y reste et le transfigure.

Charles Singer
Prière lue à l'AG de CdEP 2014

La confiance aux couleurs du monde

Choisir la confiance...

...Ce n'est pas d'abord faire (ou proposer aux plus jeunes de faire) un choix idéologique ou religieux. C'est faire le choix de la vie. Pas de vie sans confiance. Rien n'est plus réaliste face à nos peurs que de choisir de bâtir des stratégies sociales (ou une pédagogie) sur la confiance.

À l'échelle du monde, il en est de même. L'humanité vit l'étape de la mondialisation. Ce n'est ni bien ni mal. C'est comme cela ! Parmi les effets de la mondialisation, il y a le phénomène de la dépendance.

Nous dépendons économiquement, culturellement, politiquement, médiatiquement... de plus en plus les uns des autres. Et cela n'est pas confortable. D'où la multiplication des réflexes identitaires qui risquent d'enfermer leurs auteurs (y compris des jeunes) sur eux-mêmes et donc sur un processus mortifère.

Face à la dépendance quelle stratégie choisir ? La guerre qui supprimera celui dont je risque de dépendre. Que notre société ne s'étonne pas de la violence qui la ravage.

Ou : "Que le meilleur gagne !". Ainsi en est-il souvent pour l'économie, la formation, la religion parfois. La conséquence est que les plus faibles perdent. Il ne faut pas s'étonner que nos systèmes laissent tant d'êtres humains sur le bord de la route. Ils ne sont pas les meilleurs. Pas de chance !

L'autre stratégie possible est celle du partenariat qui s'inspire de la confiance. Telle est l'expérience du CCFD-Terre Solidaire.

Avec les femmes de Guinée

Il y a plusieurs années, des femmes de la région du Fouta-Djalon se révoltèrent contre les famines qui tuaient les enfants aux périodes de soudure entre deux récoltes. Il fallait faire quelque chose ; mais comment agir seules ? Un partenariat fut passé entre un groupe de paysans et le CCFD-Terre Solidaire. Il paraissait possible de tenter d'introduire dans cette région une nouvelle espèce de pommes de terre ; cela exigeait recherches, formation, expérimentation... donc financement et accompagnement. Il fallait aussi obtenir que l'Europe arrête d'envoyer dans la région ses surplus de pommes de terre, à prix cassés. Des discussions s'ouvrirent avec les diverses autorités. Nous les avons menées ensemble.

Aujourd'hui plus de 200 000 personnes se nourrissent de la "Belle de Guinée" qui est même exportée dans le pays. Le groupe est devenu une puissante organisation paysanne qui discute avec les autorités nationales et européennes.

Les ressorts de la confiance

La première étape dans la construction d'un partenariat de confiance est "d'aller vers l'autre". Le groupe de Guinée s'adresse à un organisme français ; celui-ci décide de le rencontrer. Il ne s'agit pas alors d'un examen de passage pour voir si le partenaire fera bien ce que nous souhaitons qu'il fasse. Nous tentons de percevoir ce qu'il veut faire, les raisons et les modalités de ce projet.

Le rythme de la palabre africaine n'est pas le nôtre. Le rapport à l'économie ou à la politique est très différent. L'ancrage dans des contextes culturels totalement autres exige, pour les deux partenaires, de "partir un peu à l'aventure". **C'est dans cette part d'inconnu, mutuellement repérée et acceptée, que se niche la démarche de confiance.**

Celle-ci a été possible sur la base d'un même constat : on ne peut laisser mourir les enfants ! Le refus de l'inacceptable est suffi-

Photo CCFD-Terre Solidaire

Photo CCFD-Terre Solidaire

samment fort et partagé pour devenir l'origine d'une alliance qui prendra ensuite des formes très diverses et souvent imprévisibles.

Une autre conviction relie les deux acteurs : c'est ensemble qu'ils s'en sortiront… et que l'humanité construira un avenir plus humain. C'est dans cette conviction que s'enracine le désir de "faire confiance". Ce postulat exige de chacun des protagonistes un véritable effort pour sortir de lui-même, de son sentiment de supériorité ou d'infériorité, de la crainte de l'incompréhension ou de la récupération de l'un par l'autre.

Par ailleurs les deux acteurs communient à l'esprit de solidarité qui unit, pour le meilleur ou le pire, la famille humaine. La mondialisation, construite principalement sur le profit matériel réservé à quelques-uns, est mise en question par les expériences de confiance qui nous lient aux 450 partenaires avec lesquels nous cheminons dans 70 pays du monde. Ensemble oui, mais pour orienter la planète vers plus de justice et une vraie promotion humaine. Ensemble pour accomplir de véritables transformations sociales.

Confiance, dignité et liberté

"Les peuples du monde entier ont proclamé leur foi en la valeur et la dignité de la personne humaine" affirme le préambule de la *Déclaration universelle des droits de l'homme* (10.12 1948 Nations Unies). Après soixante millions de morts, les camps de la mort, la Shoah, l'usage de la bombe atomique, que faire pour rétablir un minimum de confiance ? Sur quelle base puisque tant de réalités nous séparent : sur **l'affirmation commune de la dignité de chaque personne et sur la certitude que l'humanité ne parviendra à vaincre la terreur et la misère, qu'en décidant d'agir solidairement**. Nous sommes loin de l'idéal individualiste auquel nous réduisons souvent la dynamique des droits humains ! Le texte affirme même que chaque nation devra agir *dans un esprit de fraternité*. La confiance n'est pas loin.

Pourtant il y a une grande distance de la parole aux actes. Affirmer la dignité de l'autre, pourquoi pas ! Mais entrer dans une démarche d'alliance pour permettre à chacun de vivre la dignité à sa manière, c'est autre chose.

La liberté de l'autre s'impose. Elle découle de la dignité reconnue. Pas de confiance sans reconnaissance de l'originalité et de la liberté de l'autre. La marge de liberté ainsi reconnue à chaque partenaire crée parfois des surprises.

Quand l'autre me stupéfie

En pleine forêt amazonienne (Équateur) le chef de la communauté des Sarayakus ne nous surprit pas par son costume ni ses manières de discuter, mais par certaines de ses convictions. Ainsi lorsqu'il expliqua le "culte" rendu à la "Pacha Mama", la terre Mère, avec toutes les obligations que cela impose tant aux individus qu'à la communauté. Entre nous le fossé semblait s'agrandir ; pourtant c'est bien avec ces communautés que nous passons des partenariats pour les accompagner dans la défense de leurs terres contre des installations industrielles ou hôtelières souvent destructrices des équilibres locaux.

Photo CCFD-Terre Solidaire

De même lorsque me promenant avec le spécialiste des plantes de Lon Lan, village laotien qui refuse de livrer sa forêt aux investisseurs chinois voulant “faire” de l’hévéa, il nous présenta chaque plante médicinale et son utilisation. Pour cela il utilisait un langage quasi religieux. On ne coupe pas une plante, encore moins un arbre sans “s’excuser” auprès d’eux ! Nous avons fait alliance avec lui pour que tout le village réussisse son combat. Où est la confiance lorsque de tels “risques d’incompréhension” nous séparent ?

La pratique de la confiance personnelle ou communautaire ne relève en rien d’un “long fleuve tranquille” ; encore moins de l’acceptation de toutes les propositions de l’autre sous prétexte qu’elles auraient une dimension culturelle. Qui dit confiance dit volonté de “comprendre” l’autre dans son originalité. Ces hommes me révélaient toute une dimension de l’existence, à travers leurs manières de vivre avec la nature, sans pour autant exiger que je participe à son culte. Ils me faisaient confiance, pensant que j’étais capable de les prendre au sérieux et de participer à un débat enrichissant pour chacun. Plus encore ils m’aidaient à découvrir l’importance des équilibres écologiques dans mon pays et à prendre la mesure de ma responsabilité envers les générations futures.

ccfd-terre solidaire

Donne-moi à boire

La rencontre entre Jésus et une femme samaritaine (Évangile de Jean chp. 4) éclaire l’aventure du CCFD-Terre Solidaire, lorsqu’il prend le risque de la rencontre universelle, dans la confiance.

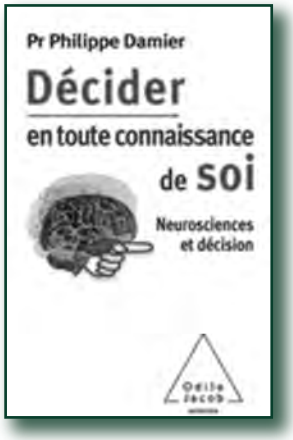
Ce qui rassemble les deux protagonistes est au départ très matériel : *Donne-moi à boire*. La demande de Jésus qui exprime un besoin très concret et précis, manifeste en même temps une certaine confiance. Comme à travers nos partenariats, il s’agit bien de tenter de satisfaire un besoin bien terre-à-terre, et de le faire en s’alliant à l’autre. La discussion avec la Samaritaine devient plus complexe car ce “partenariat” s’établit entre personnes qui ne se fréquentent pas d’habitude ; la femme est surprise par la reconnaissance que lui signifie Jésus, à elle qui était considérée comme une insignifiante, pire une pécheresse. Vivre la dimension universelle de la confiance exige cette ouverture à des personnes souvent méprisées ou appartenant à d’autres mondes. Le dialogue connaît bien des malentendus, sur les mots et les intentions de chacun. Mais l’envie d’approfondir, ensemble, l’emporte, transformant la rencontre en débat de fond. La démarche très intéressée au départ, devient intéressante pour les deux. Et la discussion aboutit aux questions les plus essentielles, puisque la femme veut savoir *Où faut-il adorer ?* C’est à une autre confiance que Jésus invite son interlocutrice. Elle n’hésite pas à le suivre.

Même si nos partenariats n’aboutissent pas à une telle profondeur spirituelle, ils débouchent souvent sur un échange concernant les raisons de vivre et d’espérer. La confiance est alors vécue à travers un partage mondial de convictions, “d’actes de foi” dans lesquels toute la vie se trouve engagée. L’existence de chacun des interlocuteurs est transformée en même temps que l’humanité retrouve des raisons d’espérer.

Guy Aurenche

Avocat honoraire
Président du Comité Catholique contre la Faim et pour le Développement (CCFD-Terre Solidaire)
Président d’honneur de la Féd. Inter. de l’ACAT (Action des Chrétiens pour l’Abolition de la Torture)
Auteur de Le souffle d’une vie*, 2011*
Éd. Albin Michel.

Décision et confiance...



Le neurologue Philippe Daumier a récemment publié le livre *Décider en toute connaissance de soi*[1]. Voici quelques idées présentées dans ce livre, telles qu'entendues dans les médias[2].

Beaucoup d'articles ont été rédigés ces dernières années sur le fait que la décision n'est pas toujours un processus rationnel. On peut ainsi prendre des décisions par intuition plus que par raisonnement. Pourquoi pas, à condition de savoir quand on peut faire confiance à son émotion. Par exemple, les stéréotypes de nos émotions déclenchent des systèmes d'alerte qui peuvent être négatifs. Il faut donc savoir regarder notre hypothèse intuitive et essayer de l'analyser : est-ce bien mon domaine de compétence ?

Certaines décisions sont automatiques, d'autres nécessitent toutes nos capacités. On a repéré neurologiquement une fatigue de la décision, par exemple en fin de journée de travail, où il a été constaté des décisions différentes de celles qui auraient été prises le matin. En effet, le flux d'informations auquel nous sommes confrontés disperse l'attention cérébrale.

Prendre une décision peut par contre procurer un certain plaisir dans le sens où l'on a le sentiment de contrôler son environnement, et que l'on préfère avoir le choix plutôt que subir.

Par contre, dès que vous êtes mis en contradiction par rapport à vos propres croyances, cela génère en vous beaucoup d'angoisse, et peut entraîner à des prises de décision excessives.

L'excès de confiance est également à considérer. Il a été constaté par exemple que des erreurs de prises de décision dans la profession médicale pouvaient être accentuées par l'excès de confiance d'experts.

Philippe Daumier évoque ainsi le *syndrome de Bethsabée* : David avait séduit Bethsabée, épouse d'un officier parti combattre alors qu'il n'avait pas encore consommé son mariage. Bethsabée se trouvant enceinte de David, celui-ci incite l'époux à revenir. Mais ce dernier refusant d'abandonner ses soldats au nom de son sens du devoir, David le fera tuer pour protéger les apparences. Et il faudra l'intervention du prophète Nathan pour lui ouvrir les yeux sur son comportement loin de toute éthique : celui de certains décideurs qui, à force d'excès de réussite, ne craignent pas d'outrepasser les lois.

M. Nicault

1/ Éditions Odile Jacob.
2/On peut l'écouter sur france culture.fr : La Grande table *(2e partie), émission du 1er avril 2014.*

École de la Deuxième Chance

L'École de la Deuxième Chance a commencé à exister dans d'autres pays d'Europe avant d'être créée en France, dans le cadre du dispositif lancé par Edith Cresson : ***Enseigner et apprendre, vers la société cognitive***. La première école créée en France l'a été à Marseille en 1997. Puis, après Châlons-en-Champagne, Mulhouse, La Courneuve… ce fut le tour de l'Essonne en 2004 dont le réseau fêtera ses 10 ans en juin.

Une École de la Deuxième Chance doit être "portée" par un CFA[1], une Chambre de Commerce, ou une Mission Locale. Elle doit respecter obligatoirement la ***Charte des principes fondamentaux*** pour accompagner des jeunes sans qualification vers l'insertion sociale et professionnelle. Le réseau couvre également les milieux ruraux, comme par exemple en Champagne-Ardennes.

Voici une présentation du dispositif d'Île de France dans son lien au cadre national :

L'École ne délivre pas de diplôme, mais une attestation, qui fait le point sur toutes les compétences acquises. C'est un parcours à durée variable, de 1 400 heures maximum. En moyenne, un jeune fait six mois et demi de parcours parce qu'il trouve une solution avant la fin. Quand le jeune se présente, on fait faire un test de positionnement, dont les résultats sont évalués sans note, simplement pour savoir où il / elle en est à un moment donné. Il fera une période d'essai d'un à deux mois à son arrivée. Le recrutement se fait par entretien téléphonique d'abord, avec l'assistante pédagogique. Dans cette démarche, le jeune doit être lui-même volontaire, même s'il est accompagné. L'École s'adresse aux jeunes de 18 à 25 ans, sortis de l'école depuis au moins un an, et obligatoirement sans diplôme (sauf si leur CAP est devenu obsolète ou s'ils ont rencontré une impossibilité physique ou handicapante).

Puis ils sont inscrits à une réunion d'information collective. Enfin ils ont un entretien de recrutement avec deux formateurs référents.

La commission de validation est représentée par toute l'équipe de l'École. Le jeune doit téléphoner le lendemain, et demander sa date de convocation **lui-même**. Si on ne l'a pas pris, on lui explique pourquoi. Nous militons pour accueillir des majeurs autonomes.

Pour accompagner le jeune sur son projet personnel et professionnel, on s'entoure d'un tissu d'acteurs sociaux. On vérifie ensemble la faisabilité de son projet, mais on se centre sur le projet qu'il / elle a choisi ; la démarche n'est pas dans l'induction, on ne cherche pas à l'orienter en partant des limites définies par les métiers existants.

Il y a aussi du travail sur les savoirs de base de l'Éducation nationale. Nous sommes d'ailleurs audités par ce ministère. Dans le Val de Marne, ce travail est centré sur le français, les maths, la bureautique, la citoyenneté, la culture générale, et les langues. Nous n'en restons pas cependant aux savoirs de base : nous utilisons une pédagogie active centrée sur l'individualisation et les projets collectifs. On peut ainsi impliquer toutes les matières autour du projet. C'est une pédagogie de la réussite qui encourage et valorise les acquisitions et les progrès. L'objectif n'est pas qu'ils fassent les référentiels complets, mais qu'ils aient avancé. On se dispense de ce qui ne concerne pas le projet professionnel, on n'est pas généraliste. Dans un référentiel de 17 à 40 modules, on "pioche" ceux qui collent avec le projet, peut-être dans le désordre. Les activités culturelles font partie intégrante de la formation. On travaille par exemple sur la connaissance culturelle des trois religions. Les projets culturels et voyages sont collectifs.

À la moitié du parcours, on leur propose la découverte de métiers, puis une définition et validation de leur projet professionnel, à l'aide de gens formés et spécialisés sur cet accompagnement particulier. Avec des intervenants extérieurs, on fait par exemple des ateliers théâtre avec une mise en situation.

L'accompagnement est personnalisé pour permettre l'accès à l'autonomie. Les jeunes se for-

ment par le travail en alternance, mais ils ne vont jamais en alternance dans la même entreprise. En Île de France, on donne des outils, un carnet d'adresses, pour la recherche de stages, mais on ne les place pas nous-mêmes. Il faut leur donner les moyens pour faire leur recherche eux-mêmes.

Ils travaillent par alternance de trois semaines. Ils feront ainsi huit à neuf stages dans leur parcours, jamais dans la même entreprise.

Le jeune a un formateur référent qui le voit chaque semaine. On dit toujours au jeune au début de ne pas être fixé sur un seul projet. Et on a toujours un projet 1 et un projet 2 (qui sera au minimum "alimentaire"). En cas de difficulté, si on a été obligé de prendre le projet 2, on continue à l'accompagner sur le projet 1 et sur la recherche de financement d'études du projet 1. Parfois on travaille sur un métier intermédiaire, par exemple auxiliaire de vie si aide-soignante paraît trop dur tout de suite.

Nous sommes obligés par la Charte de les accompagner pendant douze mois. Et l'École reste un lieu de ressources après, pour l'informatique, la fabrication de CV par exemple…

Dans la pédagogie du contrat de l'École de la Deuxième Chance, il y a École de 8 h à 17 h 30, mais aussi Entreprise. Ainsi, on les renvoie quand ils sont mal habillés, pas présentables pour une situation professionnelle. On n'a pas le temps de faire du travail sur la socialisation : retard, comportement verbal… Les séances sont appelées ***atelier*** et non ***cours***. Les stagiaires sont payés, avec des rémunérations de 310 à 650 € selon leurs responsabilités personnelles et familiales. Chacun est rémunéré par l'ADP[2] de la région. Le paiement est enclenché par un logiciel avec jetons de présence…

On a un lien avec l'Entreprise, et c'est ce monde qui intéresse les jeunes et les motive. L'emploi du temps change toutes les semaines pour éviter la démotivation ou la facilité d'une routine et les maintenir éveillés, et on ne l'annonce que chaque lundi.

Ils travaillent dans des groupes de 12 à 15 jeunes maximum. On tient particulièrement à insister sur ce lien de confiance. En tant de temps, ils peuvent tout nous confier. On accepte de donner nos limites sur les champs social / addictions / judiciaire. Il faut accompagner les formateurs dans leur capacité à écouter.

Nous sommes souvent visités par des entreprises ou des élus. Nous sommes audités tous les deux ans et labellisés. C'est au bout de cinq ans de parcours que nous pouvons demander le label après dépôt de candidature. Nous sommes audités sur le site.

On ne peut donc pas recruter n'importe qui comme formateurs. Ceux-ci sont contrôlés par l'État et les régions qui accompagnent. Nous prenons des personnes avec niveau minimum bac + 3 dans la matière enseignée. Il y a également parmi nos formateurs des doctorants en sociologie, philosophie, histoire de l'art. Ce qu'on veut, c'est une équipe stable, donc nos postes de cadres sont très bien rémunérés. L'objectif est de garder les gens parce que ce travail n'est pas facile et très exigeant. Les formateurs sont présents de 8 h à 19 h, on ne parle même plus d'horaires ! Leur moyenne d'âge se situe entre 35 et 40 ans. Le matériel informatique est changé tous les trois ans. Les formateurs ont leurs propres tablettes. Les lois de 2007-2009 nous ont donné le pouvoir de collecter la taxe d'apprentissage. Notre financement vient donc de la région, de l'État, des entreprises par le biais de la taxe d'apprentissage.

Pour nous, des sorties de stagiaires positives, c'est un CDD d'au moins trois mois, ou un CDI, ou une formation diplômante ou qualifiante, ou un contrat en alternance. Un contrat en alternance est mieux qu'un CDD de trois mois parce qu'il en reste un diplôme. On a une rentrée tous les mois, mais nous avons des listes d'attente : ainsi, il n'y a plus rien sur Créteil avant six mois. Certains jeunes ne peuvent y accéder pour d'autres raisons telles que rupture de logement, ou à cause d'un suivi judiciaire.

On les formate au monde de l'entreprise parce que ce monde est exigeant. Tous les deux mois, nous organisons un petit évènement pour les jeunes en fin de parcours.

Notes de M. Nicault
Lors de l'AG de CdEP 2014
(voir p. 42)

1/ CFA : Centre de Formation d'Apprentis
2/ ADP : Administration Du Personnel

e2c Val-de-Marne
école de la deuxième chance

Vente et confiance

Dans une des créations théâtrales de Joël Pommerat, ***La grande et fabuleuse histoire du commerce***, le mot ***confiance*** revient très souvent.

Le spectacle nous présente cinq vendeurs à domicile, en deux époques.

Dans la première partie, nous voyons un jeune homme inexpérimenté rejoindre dans une chambre d'hôtel quatre vendeurs d'âge mûr après une dure journée de labeur. Ces derniers cherchent à initier ce jeune qui manque de confiance en lui, et ne peut ainsi gagner la ***confiance*** des gens pour entrer chez eux et en faire des acheteurs. Par leurs discours et jeux de rôles, ils cherchent à lui prouver que "le meilleur des savoir-faire, la meilleure des techniques, c'est l'authenticité". Et ils ont une telle ***confiance*** dans le produit à vendre qu'il ne peut y avoir de ratés… Le fait qu'on soit au milieu des événements de mai 68 semblera pourtant bloquer les acheteurs au bout du compte… et miner la ***confiance*** des vendeurs expérimentés, ceux qui affirmaient que "la vente, c'est la vie". Et est-ce parce qu'il n'a plus rien à perdre que le plus jeune saura, lui, utiliser la ***peur*** des acheteurs pour vendre le fameux produit ?

La deuxième partie se déroule dans les années 2000 : un jeune homme frais émoulu de sa formation commerciale, avec la confiance et l'arrogance qu'il en a tirées, prend en main quatre hommes d'âge mûr, un peu usés, qui devront s'adonner à la vente pour la première fois. La ***confiance*** a changé de camp, la ***peur*** aussi.

Être convaincus qu'il faut y croire, dans ce métier fondé sur la relation aux autres, est important pour eux, mais comment repérer les limites avec sa propre vie et ne pas se perdre ? Dans cette pièce, de commande au départ et nourrie d'entretiens recueillis auprès de vendeurs par deux sociologues, Joël Pommerat cherche à montrer comment nous pouvons tous être ***abusés par la grande confusion de la fabuleuse histoire*** qui mêle vente et service, aliénation et besoin.

M. Nicault

Le texte a été publié aux éditions Actes Sud – Papiers

Pas son genre

Film de Lucas Belvaux, acteur et auteur belge (il a proposé récemment *38 témoins*) ; d'après un roman de Philippe Vilain.

C'est un film qui reste en mémoire, et dans le cœur, tout en semblant être "trois fois rien".

Il met en scène deux trentenaires en province (Arras) : une jeune maman divorcée, coiffeuse, et un jeune professeur de philo et écrivain, très parisien, de famille très aisée, assez "tombeur" malgré, ou à cause de, son air naïf.

(Ce n'est pas la première fois que le cinéma nous propose ces professions… généralement avec des stéréotypes… C'est dommage ; là par exemple, il va nous manquer précisément une scène de *Salon de coiffure* où Jennifer effectuerait ce qu'elle estime être le cœur merveilleux de son métier.)

Nous sommes invité(e)s à contempler les tentatives de durée de l'histoire sentimentale entre les deux personnes ; lesquelles sont, on s'en doute, délicates.

Aucun des deux, ni les auteurs (?), ne tente vraiment de comprendre les mystères de l'autre ; ce sont essentiellement les "habitus" socio-culturels qui nous sont montrés là, par petites touches – parfois convenues – (à noter que sur nos écrans, actuellement, les unions interraciales et religieuses de la comédie *Qu'est-ce qu'on a fait au Bon Dieu ?* semblent plus durables que celles entre classes sociales différentes !).

Dans *Pas son genre*, Jennifer est abreuvée par des romans, s'ils sont épais ("Ce qui prouve que l'auteur a bossé" !) et racontent une histoire, sans toutefois trop de personnages… ainsi que par les aventures d'actrices contées par les magazines "people"… Clément fait l'autruche (une "ex" lui reproche sa lâcheté). Il fait l'amour, la lecture, et ne dit pas qu'il a écrit un livre de philo sur l'amour ! Parfois la jeune femme, qui a sa personnalité, regimbe : "Merci pour la leçon, monsieur le professeur, mais…".

C'est plutôt subtil, émouvant, parfois tonique (soirées de type karaoké). On reste un peu sur sa faim. Les deux acteurs (Emilie Dequenne et Loïc Corbery) sont excellents ; les rôles secondaires sont à la hauteur.

Jennifer va-t-elle gagner quelque chose, avec ce "chaton" ? Ou perdre ce qu'il y a en elle de rage de vivre ? Vous le saurez si un film "romantico-socio-amer" est votre genre !

Anne Bessières

La crise en Espagne : une crise de confiance ?

Depuis maintenant six longues années, les Espagnols subissent une violente crise économique et la montée en flèche du chômage en est devenue le signe le plus dramatique. Deux millions de chômeurs à la mi-2007… presque 6 millions aujourd'hui !

Les indicateurs macro-économiques disent la virulence du dérèglement économique : une dette publique qui passe de 40% du PIB à 100% ; des finances publiques qui dégageaient un excédent de 1% du PIB et qui ont frôlé un déficit de plus de 10% ; une population en recul du fait d'un retour chez eux des travailleurs immigrés et d'une reprise du phénomène d'émigration des jeunes Espagnols. Le PIB espagnol de 2013 est inférieur à celui de 2007…

Ajoutez à cela des scandales politiques et médiatiques : financement occulte et illégal des partis politiques (à droite, comme à gauche, partis nationaux et partis régionaux !) et des syndicats, manipulation des comptes des grandes entreprises (l'ancien patron des patrons espagnols Gerardo Diaz Ferrán est en prison pour faillite frauduleuse), monarchie éclaboussée par des soupçons d'agissements pour le moins indélicats du gendre du roi…

Bref, depuis six ans, le modèle espagnol est plus que remis en cause. Certaines contestations, notamment le mouvement dit du 15 Mai (2011), avaient frappé l'opinion publique mondiale. C'était le temps, très court, où certains ont cru à une "révolte participative" qui réinventerait non seulement la démocratie mais aussi l'économie. Aujourd'hui, malgré l'alternance politique (novembre 2011) et une réelle amélioration des indicateurs économiques (le chômage commence à refluer), la population espagnole semble résignée et fataliste.

Au delà des explications strictement économiques, la question clef est à la fois celle de la confiance et celle des valeurs qui structurent une société. L'enrichissement spectaculaire du pays entre 1995 et 2007, porté par une plus longue histoire depuis 1960, a fait basculer la société espagnole dans la spéculation (notamment, mais pas seulement, immobilière). De là un effet de richesse qui a encouragé toutes les dérives sociales et culturelles. C'était le temps du "*pelotazo*", de la "culbute" : on achetait quelque chose qui valait 100 et on le revendait 200 quelques mois plus tard. Derrière, la réalité c'était le discours trompeur qui vous expliquait pourquoi ce prix se justifiait. Or, c'est de cela que sont sortis, par le chômage et l'appauvrissement, les Espagnols. D'où un sentiment de méfiance absolue : car tout ce qui arrive était prévisible et ce risque a été sciemment tu par les élites financières, sociales et politiques.

Ce qui a failli en Espagne, ce sont ceux qui étaient, par leurs positions, en situation de responsabilités : patrons de banques, conseils d'administration, municipalités, gouvernements régionaux et national… Tous ces responsables étaient soit payés, soit élus (et indemnisés) pour diriger, calculer les risques, piloter le mouvement économique et financier et ils ont échoué. Il n'est pas jusque dans l'anecdote que se manifeste cette culture du mensonge : le président du Football Club de Barcelone – cette équipe mythique des années 2000 – vient de se voir contraint à la démission. Il avait officiellement payé 57 millions pour le transfert d'un joueur… la somme exacte dépasse les 90 millions ! Pour un joueur !

Voilà à quelle sordide *hybris* babylonienne ont été invités les Espagnols qui se sont joints à la fête… Ils sont désormais installés dans une attitude de méfiance et de doute qui, pour longtemps, risque de peser sur le climat social et politique.

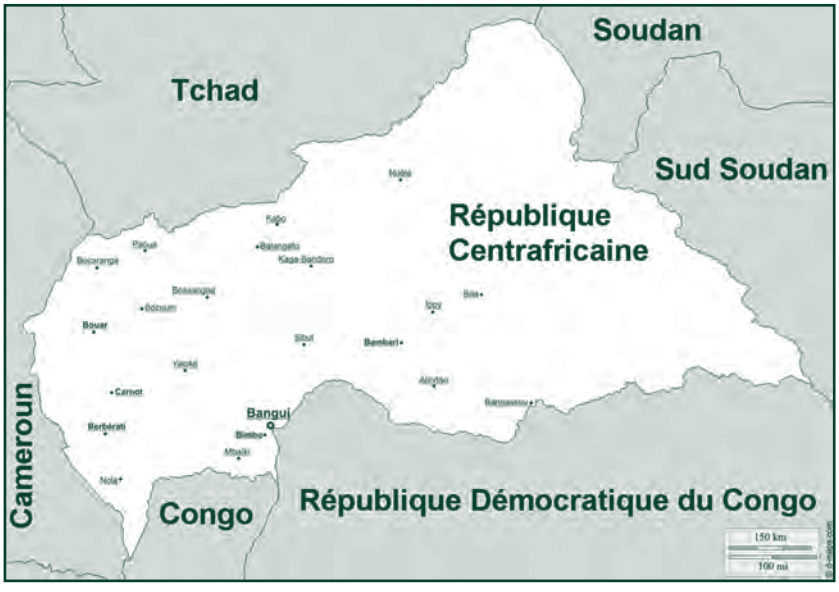
Benoît Pellistrandi
Paris

(Pour en savoir plus voir son ouvrage Histoire de l'Espagne des guerres napoléoniennes à nos jours*, Perrin, 2013, 656 p., 27 €)*

Dans un pays en conflit : République Centrafricaine

Les facteurs déstabilisants

La République Centrafricaine est un pays vaste, d'environ 623 000 Km², enclavé et faiblement peuplé. Elle compte plus de 4,7 millions d'habitants et partage ses frontières avec le Tchad au Nord, le Cameroun à l'Ouest, le Congo Brazzaville et la République Démocratique du Congo au Sud, le Soudan et le Sud Soudan à l'Est. Elle dispose d'un important potentiel naturel non encore exploité (ressources minières, massif forestier important, réseau hydrographique dense, réserve de pétrole).



Il faut souligner que le territoire est constitué d'une multi-culturalité et d'une diversité ethnique ayant toujours vécu en parfaite harmonie. Toutefois, la RCA occupe une position charnière entre les zones de turbulences sous-régionales (région des grands lacs, Abye, Darfour, Tchad…) et est devenue depuis plusieurs décennies une zone d'insécurité récurrente et de circulation de divers acteurs : braconniers soudanais, groupes d'autodéfense, combattants étrangers, rebellions étrangères.

Depuis quelques années, l'émergence des rebellions internes a été à l'origine d'une désorganisation des communautés constituées en différents groupes politico-militaires, et donc un facteur déstabilisant d'abord de la région ensuite de tout le pays. L'implication de la communauté internationale et du régime défunt de François Bozize à l'époque avait conduit à l'organisation d'une caravane de la Paix et de la Réconciliation (automne 2011).

Ces groupes armés, constitués majoritairement de musulmans présentant certes des clivages ethno-religieux, ont signé une alliance (SELEKA) pour mener leur offensive pour la prise du pouvoir, leur stratégie étant de revendiquer le respect des Accords de paix de 2007 signés avec les autorités. Ces Accords prévoyaient entre autres la réinsertion et l'indemnisation des combattants ainsi que la libération des prisonniers politiques. Évidemment, ce qui s'apparentait à une simple revendication s'est transformé en un coup d'état pour évincer Bozize du pouvoir.

Les groupes combattants ont assiégé pendant des mois certaines villes de l'intérieur du pays qui ont subi pillages systématiques, viols, exactions de tous genres sur les populations civiles, destruction des propriétés de l'État et des biens particuliers.

La prise de la ville de Bangui le 24 mars 2013 a été vécue comme un véritable tsunami : tous les édifices publics, les entreprises, les maisons de commerce tenues par les non musulmans ainsi que les domiciles de certains dignitaires du défunt régime ont été mis sous coupe réglée, la chasse aux sorcières s'est intensifiée.

Une transition chaotique

La mise en place des organes de la transition s'est accélérée. Le Conseil National de Transition a confirmé le putschiste Michel Djotodia Amnon Droko comme Président de Transition et le gouvernement d'Union nationale est dirigé par un premier ministre de consensus. Ils "n'ont rien pu faire ou ont laissé faire". Le chaos s'est installé dans le pays. Les accords de Libreville du 11 janvier 2013, la Déclaration de Ndjamena du 18 avril 2013 qui

constituent le socle d'un règlement politique pacifique de la crise en RCA sont désuets et étouffés.

En dépit de l'implication de la communauté internationale, les éléments hétéroclites de la SELEKA, peu ou pas du tout contrôlés, multiplient les atrocités contre les populations civiles. Ils pratiquent en toute cruauté pillages, destructions de champs, incendies, assassinats, enlèvements, disparitions…

Les autorités religieuses du pays, en occurrence l'Archevêque de Bangui pour l'Église catholique, le Révérend pasteur représentant les Églises protestantes et l'Imam de la communauté musulmane sont exaspérés du silence des nouvelles autorités. Ils ont pris la mesure de la colère qui couve, signe avant-coureur d'un soulèvement général.

Le phénomène Anti-Balaka* prend forme, s'amplifie et multiplie les attaques contre les musulmans. Les efforts des leaders religieux pour un règlement pacifique sont minces devant la folie meurtrière des uns et des autres. Les violences interreligieuses gagnent du terrain. Les Anti-Balaka mènent des attaques punitives uniquement contre les sujets musulmans : s'en suivent les représailles disproportionnées des éléments de la SELEKA. Les populations ne savent où donner de la tête. Il faut trouver refuge soit dans la brousse, soit dans les églises, abandonnant tout pour vivre dans une précarité totale. Dans les provinces comme à Bangui, ce sont des scènes d'horreur : enlèvements, assassinats crapuleux, tortures, disparitions forcées…

L'implication de la communauté internationale dans la crise centrafricaine

Les violations du droit international humanitaire, des droits de l'Homme et du droit international des réfugiés sont dénoncées. La crise humanitaire s'accentue et la communauté internationale réagit. De nombreux sommets se multiplient, ordinaires et extraordinaires (de l'ONU, des États de la Communauté Économique et Monétaire de l'Afrique Centrale…). Des ballets diplomatiques en disent long sur la nature de la crise. En fin de compte, la communauté internationale a focalisé sa mission sur le domaine humanitaire.

L'intervention des humanitaires

L' appel du Secrétaire Général Adjoint de l'ONU, du 25 Novembre 2013, sur les risques d'un conflit interreligieux qui peuvent dégénérer en guerre civile avec des conséquences dramatiques sur la cohésion en RCA, les cris de détresse des humanitaires installés dans le pays (Médecins Sans Frontières, Action Contre la Faim, UNICEF….), la diplomatie des leaders religieux, des ONG internationales et surtout l'implication des médias ont permis d'apporter de l'aide aux déplacés et aux réfugiés, souvent avec difficulté.

Un nouveau round de transition politique

L'ampleur des exactions, l'intransigeance, l'incapacité et le retranchement des autorités de transition destinées à gérer la crise en ont exaspéré plus d'un. Faute de s'assumer, elles seront contraintes à la démission le 10 Janvier 2014 à Ndjamena, lors d'un sommet extraordinaire. Pour la première fois une femme est élue Présidente de la République le 20 Janvier 2014, pour poursuivre la transition jusqu'aux élections libres et transparentes en 2015, selon l'agenda prévu. Mais le chaos demeure sous plusieurs formes.

Sur le plan social et économique

Le pays est plus que divisé, la cohésion sociale profondément rompue, les violences intercommunautaires persistent : on assiste aux pillages organisés, aux destructions d'habitations. À l'heure actuelle, au moins un Centrafricain sur cinq passe la nuit sous un abri sûr avant de rentrer chez lui pendant la journée. Plus de la moitié de la population a besoin d'aide humanitaire en zones urbaines et rurales. La situation sécuritaire et humanitaire continue de se détériorer dans le pays, alors que la crise a aggravé les vulnérabilités sous-jacentes. La RCA a de très mauvaises infrastructures et des indicateurs socio-économiques parmi les pires en Afrique.

Impact de la crise sur l'éducation en Centrafrique

La crise politique et sécuritaire pose une entrave majeure au redémarrage et au déroulement des activités éducatives dans le pays. Les rapports venant du terrain montrent que les écoles avaient fermé, que le personnel éducatif avait fui, que les parents refusaient de mettre leurs enfants à

l'école par peur des violences, et que de nombreuses écoles avaient été endommagées et pillées. Les activités scolaires sont arrêtées depuis les attaques du 5 décembre 2013 dans la capitale Bangui et plusieurs préfectures.

L'effort conjugué du gouvernement centrafricain et des partenaires comme l'UNICEF a contribué à éviter l'année blanche dans les divers niveaux d'enseignement.

Mais depuis le 10 février 2014, les écoles catholiques associées ont repris, celles du public plus timidement, les salaires n'étant pas encore payés...

L'espoir d'un lendemain meilleur

Les autorités nouvellement désignées pour assurer la transition semblent inspirer confiance malgré les nombreux défis à relever. La communauté internationale et les humanitaires intensifient leurs efforts et s'affichent en vecteurs stabilisateurs de la paix, même si la question de la partition du pays semble empoisonner le climat politique. La reprise des activités dans l'administration est un signal encourageant. Seul le secteur économique semble tourner au ralenti.

Les leaders religieux poursuivent inlassablement leurs efforts de pacification. Ce sera un travail de longue haleine, les hostilités ayant ouvert des plaies difficiles à cicatriser.

Le 1er mars 2014
André Gollo
Secrétaire Général du Bureau
de Coordination Nationale
des Équipes Enseignantes
de Centrafrique

** Le phénomène Anti-Balaka : cette catégorie de milice est considérée à tort ou à raison comme une milice chrétienne. Apparemment ce sont des jeunes paysans révoltés qui se sont organisés, encadrés par certains éléments des Forces Armées Centrafricaines qui ont fait défection lors des offensives fulgurantes de la SELEKA. Ces jeunes sont équipés d'outils rudimentaires : machettes, lances, arcs et flèches, fusils de chasse. Leur attaque sur la capitale Bangui le 5 décembre 2013 a déclenché les massacres des populations civiles (musulmanes comme chrétiennes).*

Profession de foi

Pochy, équipière de base, est devenue responsable de Lima, puis responsable nationale des Équipes Enseignantes du Pérou, et enfin responsable continentale. d'Amérique latine. Professeur d'Université, elle se consacre à la formation des jeunes maîtres. Ce qui la conduit à réfléchir beaucoup sur les jeunes générations et les tribulations actuelles de l'Éducation nationale... et mondiale...

Devant la difficulté de trouver des prêtres pour accompagner les équipes, ou des religieux qui changent trop de résidence, au gré des supérieurs, voilà 20 ans, nous avons décidé de chercher des "sages" dans les Équipes Enseignantes, des "anciens" (cela signifie des personnes âgées)...

Dans une session nationale du Pérou, ils furent présentés à l'assemblée, acceptés et intronisés en une belle liturgie... ; chacun a suivi son chemin ; en Amazonie, c'est "l'équipe-mère" qui accomplit ce service (la première d'Amazonie). Et cela avec l'aide d'un livret sur le rôle de l'aumônier (ère), ses activités. Nous voyons que de très bons ex-responsables nationaux ne sont pas obligatoirement de bons accompagnateurs... et vice-versa !

Pochy, donc, s'est trouvée libre de responsabilités, avec la conscience d'avoir reçu beaucoup ces dernières années. Me voyant de plus en plus limité par l'âge et la santé, j'ai senti le danger de devenir frein. Au comité national (responsables régionaux, nationaux, assesseurs[1]) d'octobre 2013, j'ai proposé que Pochy soit ma successeur(e). J'ai demandé de réfléchir jusqu'à janvier lors de l'assemblée nationale ; l'accord ne fut pas unanime ! Il y eut une réaction...coriace.

En janvier 2014, l'assemblée a accepté la nomination de Pochy... à condition que je garde le titre d'assesseur. Pochy a déjà voyagé, prend sa place aux assemblées nationales ; la lettre ci-jointe a fait l'unanimité de l'acceptation ! D'autres pays sont invités : Bolivie, Équateur, Honduras (mais là, j'ai des problèmes... politiques !). Melina, aumônière en Bolivie l'est devenue pour la région centre (Bolivie, Pérou, Équateur, Colombie et... Venezuela très fragile).

Jean Dumont, prêtre
Avril 2014

1/ Dans les Équipes Enseignantes d'Amérique latine, l'assesseur est un animateur référent faisant fonction d'aumônier.

"Qui suis-je, moi, pour me présenter devant Pharaon et faire sortir d'Égypte les israélites ?"
"Moi, je serai avec toi, lui dit Dieu..." Ex 3, 11-12

Chère famille des Équipes

Permettez-moi quelques lignes suite à l'annonce faite par l'Assemblée Nationale des Équipes Enseignantes de Pérou, qui a accepté la demande de Jean afin que je sois quelque chose comme co-aumônier, près de lui, compte-tenu de son âge, de ses fatigues, de ses limites pour accomplir les diverses tâches qui correspondent à la charge d'un aumônier.

Tout d'abord, vous devez savoir que sa demande, faite il y a quelques mois, m'a causé, me cause une grande peur : Qui de nous pourrait se mettre "dans ses souliers" et essayer d'être le pasteur qu'il a été, qu'il est, pour nous ? En définitive, personne. Vous avez vu comment il ne dodeline pas de la tête (pique pas du nez) pendant une réunion. Comment il prend toujours des notes. Comment il établit des relations entre le thème exposé et d'autres faits conjoncturels, tant nationaux qu'internationaux. (Car il continue toujours à lire, à s'informer, à se questionner...). Comme il sait identifier ce qui manque, ce qui n'a pas été pris en compte, et la mémoire qu'il a... Comme il se souvient des noms des familles et se lie d'amitié avec elles... comme il souffre et s'engage avec chaque voisin et jeune, prisonnier, maître, en difficulté, qui se met en relation avec lui ? Comment il se plaît avec les enfants, apprécie les plantes et les paysages ? Comment il sait nous expliquer la Parole et l'Amour du Seigneur avec des anecdotes, des histoires, des poèmes... et des faits d'actualité ? ... La liste est très longue ... et la peur causée par ce que j'ai chargé sur mes épaules grandit et grandit encore !

C'est pour cela que la scène de Moïse me vient au cœur : qui suis-je, moi, pour faire ce que tu me demandes de faire ? Sur quoi te bases-tu pour imaginer que je puisse réaliser cette tâche ? Je ne suis rien en vérité et je ne peux rien... et dire comme Moïse : "Je suis lourde de bouche et de langue... je suis bègue... et les gens ?" (Mes frères et sœurs équipiers). "Ils ne vont pas me croire". Mais j'ai dit "OUI" et vous avez dit "OUI" ; ainsi, je veux penser fermement que les paroles de réponse de Dieu sont pour moi : "Va, parce que, moi, je serai avec toi... moi, je serai dans ta bouche..." dans tes actions, dans tes gestes, dans tes efforts... Prions le Seigneur. Frères, sœurs ; mon unique mérite est d'avoir été fidèle, en échange, j'ai reçu beaucoup, de manière privilégiée dans notre communauté des Équipes Enseignantes. Maintenant, pour moi, c'est le moment de rendre et je reçois cette demande (charge) née de la confiance de Jean. Permettez-moi de gagner votre confiance. Je m'efforcerai de donner satisfaction, je sais que Rosita le fera aussi et nous compterons sur l'expérience des autres aumônières. Prions le Seigneur.

Affectueusement,

Pochy
Traduction Paulette Molinier

1914 - 1918 : la Grande Guerre

2014, en cette année de commémoration de la guerre de 1914-1918, de nombreux livres sont parus pour évoquer ces terribles années : récits, réflexions philosophiques et religieuses, analyses politiques... Pierre Fournier nous livre ces recensions que nous sommes heureux de vous communiquer.

Musée de la Grande Guerre du Pays de Meaux

1918 - La terrible victoire

Max Gallo, éd. XO, 2013, 239 p., 18 €

Au moment où vont commencer les commémorations de la Guerre de 1914-1918 paraît ce "récit" de l'historien académicien Max Gallo, avec le sous-titre *Une histoire de la Première Guerre mondiale*. Ce second tome *La terrible victoire* fait suite au premier : *1914, le destin du monde.* Sur 41 millions de Français à l'époque, 8 millions d'hommes sont mobilisés...

Avec croquis ou cartes, et de nombreuses photos, l'auteur nous donne bien le contexte du drame qui se joue sur les divers fronts : *1915 l'année lugubre* avec tant de morts et de blessés graves. Max Gallo évoque la présidence de Raymond Poincaré et les suites de rudes débats entre bellicistes et pacifistes à l'Assemblée nationale avec les Présidents du Conseil successifs : R. Viviani, A. Briand, A. Ribot, P. Painlevé, et G. Clémenceau. *En 1918, l'heure terrible, grande et magnifique* du fait du constat de tant de pertes humaines et matérielles, et de la lourde nécessité de reconstruire les pays. M. Gallo souligne *la démesure et la barbarie* de cette guerre, ainsi que l'intervention du nouveau pape, Benoît XV, proposant, dès le 3 septembre 1914, une trêve, en vain. Il insiste surtout sur le rôle de Clémenceau, *Le Tigre*, se faisant si proche des troupes dans les tranchées.

En lisant ce récit, nous pensons aux combattants de nos familles et à ceux dont les noms sont inscrits sur les plaques commémoratives en beaucoup de nos églises de village : "Morts en héros pour Dieu et pour la France". Nous pensons aussi aux quelque 30 000 combattants qui étaient prêtres : 19 000 aumôniers-soldats, (dont A. Liénart et G.-J.Saliège, futurs cardinaux), 4 000 séminaristes, 7 000 religieux ou novices, et aux deux évêques sur le front : l'évêque de Nancy, Mgr Ch. J. Ruch, et l'évêque de Gap, Mgr G.-R. de Llobet ; tous deux, du front, écrivant régulièrement à leurs diocésains, ainsi que les pasteurs protestants et les rabbins (en l'absence d'imams sur le front à l'époque). Parmi les nombreux religieux mêlés aux autres soldats figuraient les jésuites Teilhard de Chardin et Louis Lenoir.

Dans un style très alerte, le récit de M. Gallo nous rappelle, à sa manière, l'importance de la béatitude du Christ :

Heureux les artisans de paix,
ils seront appelés fils de Dieu.

Pierre Fournier

La Grande Guerre, carnet du centenaire

André Loez et Nicolas Offenstadt
Albin Michel, 2013, 256 p., 19.90 €

Déjà auteurs d'ouvrages sur la Grande Guerre, ces historiens André Loez, de Sciences-Po - Paris, et Nicolas Hoffenstadt, Université Paris I, offrent ici une *synthèse vivante et inédite*. Ce *Carnet* donne une place prioritaire aux documents rares (photos, images…) accompagnant un texte très précis et informatif. Ces neuf chapitres sont bien typés dans la perspective de l'Histoire à partir du peuple, des réalités quotidiennes comme dans la sociologie attentive aux personnages ordinaires, comme de Pierre Sansot *(Les gens de peu)* ou de Michel Clévenot (*Les hommes sans nom).* D'abord, le récit d'une *guerre interminable* et l'horizon mondial des lieux, la *visite choisie autour du monde* de la Nouvelle-Zélande et de l'Afrique noire à la Baltique. Puis les *acteurs, hommes et femmes dans le conflit*, mais aussi la vie quotidienne avec son vocabulaire : de *baïonnette, barda, boche, boucherie*… à *union sacrée, victoire mutilée, zeppelin*. Encore la vie concrète avec *les objets de guerre et les objets en guerre*. Viennent alors les documents, témoignages, lettres, pétitions, et discours d'époque. Sur cette base sont présentées les diverses interprétations de la Guerre par les historiens.

En prolongement sont situées les traces de la Guerre : les moyens et les sites de mémoire de souffrance et d'espérance pour un monde sans guerre : monuments civils et religieux, églises (les *Notre-Dame de la Paix* à Francfort sur le Main et ailleurs), les militances des Églises et des courants humanistes pour la Paix… Participent aussi à la mémoire les œuvres artistiques de 1914-1918 : œuvres des peintres officiels ou non, sculptures, récits, films… Le livre se termine par des repères de lectures et de ressources pour explorer la période 14-18 (index des noms propres et des lieux). C'est dire l'intérêt de cet ouvrage tout à la fois album très illustré, manuel et outil d'approfondissement.

P. F.

Le petit quizz de la Grande Guerre

Grégoire Thonnat, éd. Pierre de Taillac, 2013, 145 p., 4,90 €

Sous forme de quizz, ces *Cent questions-réponses pour le centenaire 14-18* apportent un stimulant support pour une recherche à la fois ludique et précise, recherche personnelle ou avec des élèves, des groupes ou des familles. Les questions portent sur les aspects militaires dans le camp français et le camp allemand, sur les responsables politiques et militaires successifs, les évolutions (le 22 août 1914 si meurtrier…), le contexte concret des combats (tranchées, équipements…). La dernière partie donne une utile chronologie de la Grande Guerre, les inventions de ces cinq années, ainsi la mention de documents sur 14-18 : des films et livres, et la référence à des sites ou lieux de mémoire. Dans la préface, J.-J. Becker, professeur émérite de Paris X - Nanterre félicite l'auteur de cette présentation originale qui éclaire bien *le plus terrible pan de l'histoire de la France et des Français.*

P. F.

Musique

Le Livre d'Heures de Charlemagne

Hervé Lamy - Chœur grégorien de Paris – Petits chanteurs de Sainte-Croix de Neuilly

Jade 699 820

À l'occasion du 1 200e anniversaire de la mort de Charlemagne le programme de ce CD est consacré à l'Empereur "à la Barbe Fleurie" : une évocation du rayonnement de cette figure emblématique à travers les plus beaux chants grégoriens : *Lamentatione Jeremiae Prophetae, Laetatus sum, Ubi Caritas, Stetit Angelus* et les fameuses *Acclamations carolingiennes* chantées normalement lors des cérémonies du Sacre selon l'ancienne coutume franque de l'élection du roi.

C'est Hervé Lamy, accompagné par les membres du célèbre chœur Grégorien de Paris et par les Petits chanteurs de Sainte-Croix de Neuilly, qui nous fait revivre de grands moments d'histoire. « Connaîtrions-nous aujourd'hui toute la mémoire musicale du premier millénaire sans la volonté politique de Charlemagne, auquel ce disque voudrait consacrer comme une sorte de portrait grégorien ? »

Claude Ollivier

Cinéma

Au bord du monde de Claus Drexel

Un excellent film de Claus Drexel qui, s'il n'a pas changé ma vie concrètement à ce jour, m'a bouleversée et ne me quitte pas depuis que je l'ai vu (quinze jours, c'est un début). Autant dire qu'il me hante…

C'est la nuit dans Paris. La lumière est orange, comme une nuit à Paris. Les monuments sont éclairés, la Tour Eiffel clignote de mille flashs, et la ville est silencieuse et belle.

La caméra est posée au sol et filme des plans fixes. Elle regarde, enregistre et écoute. Oui, surtout, elle écoute. Elle écoute ces laissés-pour-compte, ces personnes qu'on appelle au mieux des SDF, au pire des clodos. Ces personnes qui vivent dans la rue et qu'on regarde à peine, qu'on ne voit plus, qu'on n'écoute surtout pas.

Des préjugés ? Oh non, moi non, je n'en ai pas. Enfin, si peu. Bon, c'est vrai qu'ils boivent un peu trop. C'est vrai qu'ils sont pauvres aussi intellectuellement. C'est vrai qu'ils sont sales. Bref, ils n'ont pas eu de chance, mais ils ne sont pas tout à fait comme moi et puis ils manquent un peu de courage aussi. Enfin, je crois…

Dès les premières images, on s'en prend plein la figure et plein les préjugés. Car qui sont-elles, ces personnes sans domicile ? Qu'ont-elles de moins que moi (à part un toit et toute la sécurité et la reconnaissance sociale qui vont avec) ? Ce sont des personnes qui me ressemblent, qui réfléchissent, qui s'intéressent à l'actualité, qui admirent la nature, qui cherchent le bonheur, qui aiment leurs enfants, ou leurs parents, ou les deux, qui veulent faire ce qu'elles ont à faire et si possible rencontrer des gens avec qui partager et vivre des petits moments joyeux qui réconfortent.

Leur plus grande peur, ce n'est pas de devenir folles, c'est de se perdre elles-mêmes. De disparaître. De ne plus être que des fantômes. Des gens au travers de qui on voit parce qu'ils sont devenus transparents.

Ce film m'a bouleversée. D'autant plus que me voilà toute chamboulée et que je ne sais pas quoi faire des émotions qu'il a suscitées en moi. Alors, pour commencer, je fais la pub de ce film, j'en parle, et j'espère que le regard de la société va changer et que tous vont pouvoir regarder autrement les SDF qu'ils croiseront. Que l'on arrêtera de les montrer du doigt, de les chasser, de les isoler, de les reléguer aux coins les plus sombres et les plus insalubres des villes. J'espère qu'un jour on saura les écouter.

Allez voir ce film, surtout s'il est suivi d'un débat. Ce ne sera jamais du temps perdu, seulement une entrée dans une humanité plus grande.

Pour finir, je salue la sobriété de cette œuvre d'art (car c'en est une), son tact, sa délicatesse et la manière dont elle donne la parole sans jamais juger ou commenter ce qui est filmé. Ni voyeurisme, ni apitoiement, ni documentaire bien-pensant. Seulement ces mots que ces hommes et ces femmes ont la grandeur de partager avec nous qui ne savons pas partager avec eux.

Merci

Marie Becker
15 mars 2014

Des albums pour bien grandir

Je veux pas aller à l'école, Stéphanie Blake, 2008, l'École des loisirs, 5,60 €.

Simon, le SuperLapin que tous les apprentis-lecteurs connaissent bien, est devenu grand et rentre demain à l'école maternelle. Mais il a peur et ne veut surtout pas y mettre les pieds…

Avec beaucoup d'humour, l'auteur-illustratrice nous montre les angoisses des petits qui doivent franchir le cap de l'inconnu, plonger dans un univers de grands dont ils ont déjà entendu parler, qui fascine et panique en même temps. La reprise, page après page, du "ça va pas, non !" de Simon, dédramatise la situation et amène l'enfant à rire de ses peurs ancestrales d'abandon. Il y a beaucoup à parier qu'après cette lecture, votre petiot sera impatient d'aller à l'école !

Dans les pas de papa, Sabine De Greef, 2010, Pastel, l'École des loisirs 9,20€.

Tibou part en randonnée dans la neige avec son papa. Seulement, son papa marche trop vite, son sac à dos est trop lourd, la rivière à traverser est trop large… Heureusement, son papa est à l'écoute et aménage le trajet pour que Tibou puisse avancer à son rythme sans trop de difficultés.

Ce petit album aux tendres illustrations est un remarquable chef-d'œuvre de douceur paternelle. Le personnage du père est aussi parfait qu'on pourrait le souhaiter, aidant son enfant à réussir par lui-même au lieu de faire les choses à sa place (ce qui prendrait moins de temps et d'énergie). Grâce à lui, Tibou peut grandir en confiance, gagner en assurance et être fier de ses réussites. À travers ce livre, les enfants voient qu'il est toujours possible de trouver des solutions pour eux, et les parents apprennent aussi à devenir de meilleurs parents. À lire, donc, absolument !

Derrière la colline, Stibane, 2010, Pastel, l'École des loisirs, 10,20 €.

Alors que ses parents dorment et que ses frères et sœurs jouent, Lilo le petit lionceau est pensif : qu'y a-t-il derrière la colline, là-bas, à l'horizon ? Cette question devient tellement lancinante pour lui qu'il finit par entreprendre tout seul un périple à la découverte de cet espace inconnu. Bien sûr, le chemin est semé d'embûches (ronces, torrents à traverser, fatigue et, surtout, solitude), mais réussir apporte une telle fierté que cela en valait la peine !

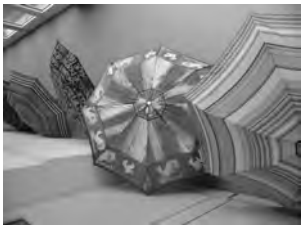
À travers cette petite histoire, l'enfant découvre le pouvoir de tenter des choses par lui-même. Il comprend que cela ne sera pas facile, qu'il aura à supporter des événements auxquels il n'est pas forcément préparé, mais qu'il est capable de prendre sur lui et d'être créatif pour affronter les épreuves. Une telle lecture aide finalement le petit lecteur à prendre confiance en lui et en sa capacité de grandir.

Marie Becker

Rencontre des 26/27 avril 2014

Samedi 26 : les différences...

Le jeu des cordelettes



Malgré un temps incertain, la rencontre a débuté par un petit jeu dans le jardin.

Le matériel de jeu est très simple : il suffit de quatre cordelettes de couleurs différentes. L'animateur évoque un thème comme l'habitat et lui attribue différents critères (centre ville, banlieue, campagne, petite ville). Une corde est prise en main par ceux qui se reconnaissent dans le même critère. Et puis, on change de thème et chacun se retrouve dans un autre groupe. En quelques minutes, les participants ont pu ainsi prendre conscience de leur diversité.

L'école de la deuxième chance

Khadija Himmi nous a présenté ce dispositif destiné à accompagner des jeunes qui sont sortis sans diplôme du système scolaire et souhaitent construire un projet professionnel.

Un dialogue avec la salle a permis de mieux comprendre comment fonctionne ce genre de dispositif, les difficultés personnelles des jeunes, souvent dramatiques (addictions, misère, relations mafieuses, difficultés de transport...) que l'on cherche à leur faire avouer, car ce sont des obstacles à surmonter. C'est l'ensemble de la personne qui est prise en charge et pas seulement l'acquisition des savoirs académiques. Et les intervenants ne comptent pas leurs heures.

S'il existe une E2C près de chez vous, n'hésitez pas à la visiter pour découvrir ce monde où l'on accueille ceux que les formations classiques ont laissé partir sans un bagage suffisant.

Paul Valadier : Vivre l'École avec des publics différents : quels enjeux spirituels ?

Après cette conférence très concrète, Paul Valadier est intervenu pour placer le débat sur le plan philosophique.

Un sujet difficile, nous dit d'emblée le conférencier. Paul Valadier le traitera en deux parties. Dans la première, il aborde la question des enjeux pour les enseignants. Il rappelle les fondamentaux, le désir de l'enseignant pour sa fonction, la vocation, les compétences exigées et certifiées, le tout dans cette institution qu'est l'école de la République. Les finalités ? Autrefois, pour la IIIe République naissante, il s'agissait d'arracher l'enfant à tout déterminisme familial, social et religieux, pour en faire un citoyen dans la nation. Certes ce sont des idées encore évoquées aujourd'hui, mais le contexte a changé, la réflexion sur l'éducation s'est approfondie : il s'agit désormais d'introduire l'enfant dans un monde déjà là, pour qu'il puisse à la fois assumer l'héritage et le faire fructifier. Un autre changement, la pluralité des arrière-fonds intellectuels des élèves, la règle dans les classes est bien souvent la non homogénéité. Face à cela, respecter les différences est une exigence éthique... pour bâtir un vivre ensemble. Enfin, chaque être humain a sa valeur, et ses talents. À l'enseignant de réussir à les amener au jour et les faire fructifier.

Après les maîtres, les élèves. L'autorité du maître est là pour faire grandir, en assurant la transmission. Grandir suppose un enracinement, et il faut prendre au sérieux cet enracinement. Il faut honorer les racines de l'enfant pour qu'il puisse, ensuite, dans la confiance, les dépasser, et ne pas avoir peur de grandir. Il n'est donc pas question d'un déracinement, plutôt d'un élargissement de soi. Un exemple : l'expo "Picasso et les maîtres" au Louvre en 2008.

En conclusion, nous vivons en lien les uns avec les autres, en charge les uns des autres. L'enjeu est donc d'être une personne pour susciter des personnes, ou encore de "tout édifier en Christ" selon la parole de Saint Pierre.

Jacqueline Xhaard-Bourdais

Dimanche 27

Assemblée générale,

en présence de 36 personnes qui se sont réparti 208 pouvoirs.

Les rapports traditionnels ont été lus, commentés et approuvés à une large majorité et le tiers sortant du Conseil d'Administration réélu pour trois ans.

La discussion a essentiellement porté sur les nouveaux locaux, le coût des travaux, leur achèvement et leur utilisation future.

Deux secrétaires très occupés

Rapport d'orientation

Cette année 2014 voit l'aboutissement du processus de fusion de nos deux associations. Nous avons abandonné nos anciens locaux et nous voilà chez nous, dans un nouveau quartier, dans un lieu que nous avons aménagé en tenant compte de nos habitudes et de nos souhaits pour une association accueillante, conviviale, facile à gérer.

Nous n'avons pas stoppé le vieillissement général de nos troupes, mais nous avons essayé de maintenir le contact avec les jeunes générations par l'organisation de sessions comme celle qui est prévue cet été à Moulins. Le rythme, le style de la rencontre ont été organisés en tenant compte des souhaits des "actifs" qui ont l'habitude de ce genre de rencontres.

Notre communication s'appuie sur trois outils complémentaires :

CdEP-info, bulletin de liaison réservé aux cotisants, qui rend compte de la vie de l'association et intègre aussi des témoignages sur des problèmes en lien avec l'actualité ou la préparation de nos rencontres. Il me semble intéressant de garder cette dimension, ce qui suppose un réseau de correspondants prêts à prendre la plume. Qu'ils en soient remerciés.

Lignes de Crêtes, où se conjuguent réflexions et témoignages. Le comité de rédaction va s'enrichir à la rentrée d'un nouveau membre : Jean-Louis Gourdain. Mais il y a encore de la place pour d'autres personnes, en particulier pour remplacer Francis Filippi qui assurait la coordination de la rubrique *Vie culturelle.* La commission qui travaillait avec lui en a profité pour abandonner cette responsabilité. Il y a donc des places à prendre pour ceux qui aimeraient faire partager leurs découvertes en littérature, cinéma, spectacles…

Le site Internet ***cdep-asso.org*** a été entièrement rénové. Ceux qui sont inscrits sur le site, qu'ils soient ou non cotisants de CdEP, reçoivent régulièrement une ***lettre électronique*** qui les informe des nouveautés apparues sur le site et de l'actualité de l'association. Gérard Fischer rédige des éditoriaux pour le site. Ceux-ci font parfois débat et sont de plus en plus utilisés pour animer des réunions d'équipes. N'hésitez pas à nous faire part de vos réactions, ou même à proposer à votre tour des éditoriaux.

Une plus grande synergie entre la revue et le site semble souhaitable. Faut-il créer un comité de rédaction unique, étoffer l'équipe qui gère le site, organiser des rencontres communes entre les deux équipes ? Toutes ces questions méritent d'être approfondies.

Nous sommes prêts pour un nouveau départ. Ces derniers temps, nous avons été un peu freinés par les travaux qui nous ont obligés à chercher refuge dans différents lieux pour pouvoir organiser certaines rencontres indispensables. Maintenant, au contraire, nous pouvons imaginer de nouvelles rencontres, lancer des invitations. À nous de trouver avec qui et sur quels thèmes…

Bien entendu, c'est avec un grand plaisir que nous accueillons à nouveau l'Union Parisienne, la Bibliothèque Duclercq et le Bureau International des Équipes Enseignantes dans le monde.

Cet été, outre la session de Moulins dont j'ai déjà parlé, on retrouvera les rencontres habituelles avec le retour du Bureau international dans nos murs. N'hésitez pas à vous inscrire et à faire de la publicité autour de vous. De-

puis quelques années, la session des retraités avait été abandonnée faute d'une équipe volontaire pour la préparer. Hélène Laurenceau et ses collègues de Saint-Étienne ont repris le flambeau et préparent une rencontre du 9 au 11 septembre à Saint-Étienne. Nous espérons que cette initiative rencontrera un succès mérité.

Autre rencontre importante, celle des responsables au moment des vacances de la Toussaint. Les dates sont déjà réservées, en fonction des vacances scolaires et des disponibilités de la maison d'Issy, ce sera du lundi 20 au mercredi 22 octobre. Nous espérons vous retrouver nombreux pour définir la stratégie d'animation de CdEP dans les mois à venir.

Nous ne manquons pas d'atouts pour démarrer cette nouvelle étape de la vie de CdEP qui sera aussi celle où l'équipe qui a géré la fusion passera la main. C'est pour marquer ce tournant que Gérard Fischer et Antoine Martin ont été spécialement invités à cette assemblée. Avec eux nous pouvons évoquer le grand chantier qui a conduit à la création de CdEP. Le "Projet commun" affirmait : *notre ferme option pour la laïcité* et *notre place dans l'école laïque et notre foi chrétienne, parfaitement conciliables et réciproquement fructueuses*. Malheureusement Gérard n'a pas pu se libérer de ses obligations familiales. Nous tenons à les remercier une fois encore d'avoir su initier et mettre en route un processus qui devrait nous donner une nouvelle jeunesse et un nouvel enthousiasme.

Anne-Marie Marty

Célébration inaugurale au 67 rue du Faubourg-Saint-Denis

La grande salle de réunion, sous la verrière, a servi de cadre à cette célébration présidée par Monseigneur Coloni et notre aumônier Daniel Moulinet.

Homélie du Père Coloni

Dieu nous parle. La tentation qui nous menace le plus c'est de réduire notre vie spirituelle à notre expérience immédiate, alors qu'elle peut être un cheminement dans la durée, vécu collectivement.

N'oublions pas le passé, rue d'Assas, Vaugirard. Les singularités de deux prêtres nous ont marqués : les Pères Daboville et Duclercq. Ce soir nous sommes renvoyés à deux expériences différentes avec deux papes[1] différents. De même nous sommes dans l'échange entre les générations. Nous sommes dans l'apprentissage d'un chemin vers Dieu, cela nous donne une petite idée de ce à quoi nous sommes appelés.

Les disciples dans l'évangile sont en communauté, ils sont confrontés à une expérience : la présence de celui qui avait disparu. Ils parlent comme nous de leur expérience, alors que c'est Jésus qui vient à eux. Notre chemin de foi est une réponse, réponse à celui qui a fait irruption personnellement et communautairement.

La marche se poursuit dans les repas, le repas que le Christ suscite en nous y invitant. Souvenirs eucharistiques qui éclairent.

Long chemin parcouru, long chemin à parcourir. Pour les chrétiens de CdEP, il y a des questions difficiles, qui demandent du courage pour aller de l'avant au-delà des souvenirs.

Il s'agit de renouveler notre foi en la présence de Jésus. Dans l'urgence, c'est la disponibilité que nous demandons, sûrs que l'Esprit de Jésus nous accompagne sur le chemin.

Dans cette "cathédrale" nous nous tournons vers l'avenir, demandons la grâce d'être capables de transmettre.

1/ 27 avril 2014, jour de la canonisation des papes Jean XXIII et Jean-Paul II.

Homélie

Pères Michel Coloni et Daniel Moulinet

Assemblée chantante

Pot de l'amitié

Dans le n° 8, Claude Wiener s'était intéressé à l'ange du *Jugement dernier* de l'Hospice de Beaune. Cette fois-ci, Alain Gobenceaux a pris le point de vue de nous, "pauvres humains", qui balançons entre peur et confiance face au jugement de Dieu.

Une réponse questionnant

On pourrait, par exemple, se poser une question sur notre avenir après notre mort : **ira-t-on en enfer ou au paradis ?**

C'est certainement la question que se posaient les malades de l'Hospice de Beaune au milieu du XV^e^ siècle et c'est sans doute pour cela que Nicolas Rolin et sa femme, Guigone de Salins, ont commandé à un peintre un genre de réponse en image à cette question. Je ne sais pas si le peintre, Rogier van der Weyden, a trouvé seul la réponse ou si des clercs l'ont aidé, ou encore si le commanditaire lui-même avait quelques idées à soumettre. L'hypothèse que je formule est que la réponse se trouve dans le travail fait par le peintre.

Nicolas Rolin était un avocat de grande renommée qui devint conseiller des ducs de Bourgogne de l'époque. Outre la Bourgogne, les ducs possédaient des régions jusqu'à la Flandre et les Pays-Bas. Mais la situation était dramatique : guerres, famines, épidémies (lèpre, feu de Saint-Antoine, peste…).

Rogier van der Weyden était un peintre Flamand, né à Tournai vers 1400. Au début de ce XV^e^ siècle, il participe au développement et au perfectionnement de la technique de la peinture à l'huile. De cette époque date l'utilisation de la peinture en fines couches transparentes les unes sur les autres : c'est ce qu'on appelle aujourd'hui la technique des glacis. Cela va permettre alors d'ajouter à une représentation déjà très figurative, un modelé, très lisible dans les visages, les corps nus et les drapés ; cela va aussi donner la possibilité de rendre visible la présence immatérielle du divin.

Comment ce polyptyque peut-il prétendre répondre à notre question : **ira-t-on en enfer ou au paradis ?**

Un ensemble majestueux sur le fond d'or d'une composition symétrique nous présente une version possible de ce qui va se passer le jour du *Jugement Dernier*, appelé aussi Jour de la Résurrection ou encore *Jour du Seigneur*…

En haut, le Christ, revêtu d'une grande cape rouge est assis sur un arc-en-ciel, entouré d'anges portant les instruments de sa passion. À droite du Christ, des lys et un texte en latin écrit en couleur claire : **Venez, les bénis de mon Père, héritez du Royaume préparé pour vous depuis la création du monde***, à la gauche du Christ, une épée de feu et un texte en couleur sombre : **Allez loin de moi, maudits, au feu éternel préparé pour le diable et ses anges****.

En dessous, en cercle, de chaque côté, sont installés sur une nuée, ce qu'on pourrait comparer à un tribunal, des jurés ou les assesseurs du Christ. On peut compter les douze apôtres, certains identifiables grâce à leurs âges ou à la couleur de leurs vêtements. Sur un deuxième rang, derrière eux : plusieurs saints et saintes. Puis en-dessous, sur terre, l'archange Saint Michel, tunique blanche, cape rouge et or, est entouré de quatre anges habillés de rouge, sonnant de leurs trompes pour le réveil des morts. Dans la main droite de l'archange, une balance à deux plateaux pèse les ressuscités.

Placés aux deux extrémités de l'arc-en-ciel, un peu en avant, deux personnages sont isolés du groupe, une femme à gauche, un homme à droite. On reconnaît Marie à sa robe bleue et sa coiffe blanche immaculée et Jean le Baptiste à sa tunique violette (couleur liturgique du carême) couvrant ce qui pourrait-être son vêtement en poil de chameau. Comme des avocats de la défense, tous deux sont en prière pour demander la clémence du jugement.

Nous savons que l'enjeu de ce tribunal débouche sur un choix : l'enfer ou le paradis. Marie du côté de la pureté et de la confiance, Le Baptiste du côté du renoncement et du repentir. Remarquons que l'archange ne pèse pas vraiment, il compare le poids de ces petits hommes (ils sont vraiment très petits !) qui se ressemblent tous ; les mêmes modèles posent pour l'artiste, les mêmes jouent les éblouis de pureté qui attendent leur récompense et leur élévation, puis le rôle des effrayés par la terrible punition qui les attend et leur chute. Mais il est à parier que dans la réalité il n'en va pas ainsi : certains sont plus gros ou plus maigres, d'autres plus grands ou plus petits et certains sont un peu effrayés seulement, d'autres un peu moins confiants en leur avenir, certains ont beaucoup d'inquiétude, d'autres un peu seulement, tandis que d'aucuns n'arrivent pas à statuer sur leur cas : dans quel sens va pencher la balance ? Terrible règle graduée que l'allongement de ce polyptyque qui nous donne le sentiment qu'il est plus facile d'aller à droite qu'à gauche ! Et c'est là je

Polyptyque du Jugement dernier des Hospices de Beaune,
Rogier van der Weyden, vers 1450, 220 cm × 548 cm

crois le génie de cette mise en scène où le spectateur est invité à s'interroger sur lui-même.

Finalement, nous sommes le "regardeur" (comme Marcel Duchamp nommait le spectateur d'un tableau) et chacun peut faire son propre bilan, interpréter l'image comme bon lui semble ou simplement s'émerveiller devant un chef d'œuvre.

Mais comment échapper à la culpabilisante pesée ? Peut-être en faisant glisser son regard vers le Christ sauveur ou en faisant demi-tour pour regarder le monde et avoir le paradis alors à sa droite... Le Jugement dernier serait-il finalement comme le dit si justement le Père Pierre Salmon un ***"appel urgent à la responsabilité et non à la culpabilité"*** ?

... et la suite... Matthieu 25

**"... Car j'avais faim, et vous m'avez donné à manger ; j'avais soif, et vous m'avez donné à boire ; j'étais un étranger, et vous m'avez accueilli ; j'étais nu, et vous m'avez habillé ; j'étais malade, et vous m'avez visité ; j'étais en prison, et vous êtes venus jusqu'à moi !"...*

***"... Car j'ai eu faim, et vous ne m'avez pas donné à manger ; j'ai eu soif, et vous ne m'avez pas donné à boire ; j'étais étranger, et vous ne m'avez pas recueilli ; nu, et vous ne m'avez pas vêtu ; malade et en prison, et vous ne m'avez pas visité"...*

Comment ne pas penser à une chanson célèbre ?

Alain Gobenceaux
avril 2014

Comité de Rédaction :

Suzanne Cahen
Pierre Darnaud
Chantal Guilbaud
Monique Judenne
Bernard Lepage
Agnès Martinez
Anne-Marie Marty
Mireille Nicault
Catherine Réalini
Marie-Inès Silicani
Isabelle Tellier

Collaborateurs :

Alain Gobenceaux (iconographie)
Georges Million et Dominique Thibaudeau (dessins)
Claude Ollivier (discographie)
Juliette Panek, Christine Paoletti et Françoise Pontuer (secrétariat)
Anne Bessières, Andrée Fabre, Nicole Moine, Paulette Molinier

Chrétiens dans l'Enseignement Public - 67 rue du Faubourg-Saint-Denis 75010 Paris
Tél. : 01 43 35 28 50 - site électronique : http://www.cdep-asso.org/ - courriel : secretariat@cdep-asso.org